

Format A4 à l'original.

Centenaire
du
Collège Secondaire
du
Chenit
1876 - 1976

Historique - Souvenirs

Editeur: Etienne Schaer, Directeur

MISE EN PAGES : Textes souvenirs pages de gauche

Préface

L'intéressé, le jubilaire, quel est-il, au juste ? Collège Industriel, Ecole Supérieure, Ecole Moyenne, Ecole Industrielle, Collège Scientifique mixte, Collège Secondaire du Chenit ? Voilà en tous cas les noms qu'il porta au cours de ses premiers cent ans, reflétant ainsi certains de ses principes existentiels, ou plus simplement sacrifiant à la mode du moment.

Mais, peu importe le baptême ; le fait est que la Commune du Chenit, depuis décembre 1876, s'est dotée d'un instrument scolaire permettant de préparer, sur place, des garçons et des filles à entrer dès 16 ans dans des écoles, soit de type technique, soit d'enseignement supérieur, puis universitaire (l'un n'excluant pas l'autre !) ; cet établissement enrichit aussi d'un bagage appréciable ceux qui, réfractaires aux études ou dont les parents n'avaient pas les moyens de les payer autrefois, se lancent directement dans la vie active, avec ou sans apprentissage ; c'est ainsi que le Collège, jusqu'à maintenant, accueille en ses murs variés environ 2600 exemplaires de cette jeunesse combière, tout d'abord assez dorée, mais dont la tranche reflète depuis longtemps déjà le bariolage de toutes les classes sociales, aussi bien du Chenit que de L'Abbaye et du Lieu : et c'est bien ainsi !

Voilà donc cent ans que l'institution dure, et cela se marque, chez nous surtout, et de plus en plus grandioisement ; en effet, si le 25e anniversaire passa complètement inaperçu en 1901, le 50e eut les honneurs d'un banquet, un dimanche à midi, au cours de la partie oratoire duquel une collecte fleurie et ponctionnelle fut opérée, et permit aux organisateurs de faire un bénéfice de Fr. 750.— (c'est une performance !) remis du reste au Fonds de courses Bourgeois.

Le 75e (célébré avec un an de retard, le 7 juin 1952, en raison de la transformation du bâtiment) connut un jour et une nuit de liesse, orchestré qu'il fut par l'Association des Anciens Elèves et Amis du Collège, avec à sa tête M. Vincent Golay, dentiste.

Et le 100e est en train de s'étaler sur sept mois (en fait du 15 février au 12 septembre), sans compter la course en Provence de la classe 6, subéquente, qui le gravera dans les fraîches mémoires de ces collégiens privilégiés ; il y a de la place pour tous et pour tout dans cette équipée au long cours, préparée en tout cas dans un enthousiasme communicatif, qui est bien « de La Vallée » pour ce genre de manifestation : concours thématique d'élèves, concert, joutes sportives intercollèges, marche commémorative, revue, exposition, lâcher de ballons, banquet, souper de volées, bal, partie oratoire, livre d'or, film, plaquette historique et illustrée...

Or à ce propos, si le directeur néophyte que nous étions lors du 75e anniversaire s'était volontiers contenté, dans sa méconnaissance même du jubilaire, de prononcer quelque discours bénisseur, mais de circonstance quand même, il se trouve aujourd'hui accrédité, par sa vétérance cette fois, à commettre un opuscule souhaité historique ; tout le monde peut penser avec raison qu'un chef d'établissement, en place depuis 26 ans, doit en principe être au fait de sa maison ; c'est d'autant plus vrai qu'après



Le Collège actuel, été 1976

avoir dévoré, l'automne et l'hiver derniers, quelques milliers de pages d'archives en grande partie manuscrites (procès-verbaux de la commission scolaire et de la conférence des maîtres, rapports annuels des directeurs, discours d'anniversaires, albums et cahiers d'élèves, articles de presse, etc.), nous nous sommes trouvé devant une somme considérable de notes, prises en cours de lecture, ayant toutes un intérêt particulier, mais dont la translation globale dans cette même plaquette serait d'une consommation trop indigeste pour le lecteur non spécialisé.

Alors, que faire de ces abondantes notes ? Elles sont, bien sûr, utilisées dans leur essence pour constituer l'armature du présent fascicule, puis, à elles seules et dans leur totalité, elles forment un album d'environ 250 pages dactylographiées contenant, classées par ordres alphabétique et chronologique, toutes les rubriques dignes d'intérêt ; c'est ainsi qu'à la rubrique : **Hygiène** nous trouvons (avec la référence des sources : (cf. Santé) **1878 (comp)** : Mensurations : âge - thorax - poids - pulsations - inspirations. Le plus grand : 1,72 m. (mensurations prises par les élèves eux-mêmes !) **1888 (cfm)** : L'hygiène à l'ordre du jour (décisions prises par la Commission des Ecoles, sans consulter les maîtres).

1902 (cfm) : Hygiène scolaire mauvaise... scoliose... faire examiner les élèves par le docteur ?

1916 (cfm) : **Alcool** : sévère mise en garde du DIP contre l'**abus** de boissons alcoolisées (élèves). Lutte à soutenir pour réprimer (le maître chargé des leçons d'hygiène y veillera !) Pour chacun = **fléau** !

1921 (cs) 22 août : **Visite dentaire** (M. Boulanger, dentiste) Fr. 400.— offerts par la Ligue contre la Tuberculose, pour hygiène dentaire chez les enfants privés de moyens. Ces Fr. 400.— servent à acheter **260 brosses à dents** ! Etc... jusqu'à nos jours. Cette sorte d'**Encyclopédie du Collège**, tirée à quelques exemplaires seulement, ne sera pas mise en vente dans le public, mais pourra être consultée par qui le désirera.

En conséquence de cette option, nous nous contenterons, dans cette plaquette, de tisser le fil conducteur historique permettant de situer entre autres les nombreux textes-souvenirs d'auteurs, tous (anciens) directeurs, maîtres et élèves, que nous remercions en tout premier lieu d'avoir si gentiment répondu à notre appel du pied : grâce à eux, nous avons le sentiment précieux de jardiner en équipe, et cette équipe comprend aussi M. le Professeur François Jéquier qui, entouré de ses doctorants de Lausanne, nous a fourni des renseignements solides sur la situation économique ambiante de La Vallée à la fin du XIXe siècle ; nous éprouvons le même sentiment de compagnonnage et de gratitude à l'égard du Comité du 100e (c'est-à-dire le Comité des Anciens Elèves, élargi par M. J.-Cl. Aubert, président en titre) qui, sous l'impulsion de ses deux présidents ad hoc, MM. Charly Rochat, administrateur au Sentier, et André Meylan-Piguet, industriel au Brassus, a accompli dans l'enthousiasme une œuvre considérable, que le seul Comité permanent des Anciens n'aurait pu assumer ; n'oublions pas les maîtres en place au Collège, chargés chacun d'un secteur bien défini, ni les autorités des 3 Communes de La Vallée, dont les soutiens financiers immédiats et divers ont permis aux organisateurs d'entreprendre cette célébration dans la plus grande sérénité.

E. Schaer, Directeur.

Aperçu historique

En guise de fil conducteur

Création et premiers pas

Le 27 novembre 1876 à 9 heures du matin, tout était prêt à Chez-le-Maître pour procéder à l'installation de la 1^{re} classe du Collège Industriel de la Commune du Chenit : les 23 premiers élèves piaffaient d'impatience, ces Messieurs de la Commission scolaire, accompagnés d'une délégation de la Municipalité, tripotaient depuis un moment leur chapeau haut-de-forme ou leur col cassé, le public se tapait dans les mains pour se réchauffer, le fourneau rond de la salle d'école (une simple chambre) avalait goulûment ses bûches de sapin... mais le principal acteur ne donnait pas signe de vie ; et alors il fut annoncé que M. **Alexandre Bourgeois**, le précurseur-fondateur, était assez gravement malade pour garder le lit pendant quelques semaines ; on se disloqua, les élèves réintégrant pour quelques jours leur classe primaire, les officiels regagnant une des pintes de leur village respectif.

Tenant absolument à ce que le Collège ouvrît ses portes cette année encore, la Municipalité autorisa deux dames, Mmes Alexandrine Bourgeois et Léa Reymond à donner quelques leçons au plus tôt ; c'est ainsi que les premières heures furent en fait données par des dames, le **10 décembre** ; jusqu'au 31 décembre, les enfants n'allèrent en classe que le matin et ce n'est que le **12 janvier 1877** que M. Bourgeois, rétabli, put finalement distribuer un enseignement journalier complet.

Voilà donc cette Ecole « moyenne » ou « industrielle » lancée, et en

1878 elle comptera 3 classes mixtes ; mais comment et pourquoi a-t-elle pris naissance à ce moment-là ? Était-ce un luxe de bon ton qu'une région florissante offrait aux enfants des familles aisées ? Bien au contraire, nous sommes à l'épicentre d'une grave crise horlogère ; en 1876 justement l'exposition de Philadelphie fait découvrir à la Suisse la concurrence américaine, surtout dans le domaine de la production en série, de la mécanisation et de l'interchangeabilité des pièces ; or notre horlogerie utilise toujours ses procédés traditionnels : travail à la main, ouvriers œuvrant à domicile (et souvent pas toute l'année, mais à côté de leur domaine agricole) et recevant leur travail d'un marchand ou d'un établisser.

Cette crise de 1875-85 est dure et longue ; en plus de la sérieuse concurrence américaine, elle prend La Vallée au dépourvu ; mais c'est en fait cette crise, terrible en soi, qui amènera chez nous la Révolution industrielle salvatrice, car auparavant les Combiens refusaient les techniques nouvelles et la mécanisation, et ils se trouvaient en retard notamment sur les montagnes neuchâteloises ; la montre n'est pas fabriquée entièrement, et La Vallée dépend encore de Genève pour l'écoulement de la majeure partie de ses produits.

La crise rend nécessaire une rationalisation du travail, l'établisser doit grouper ses ouvriers dans des ateliers communs ; les premières véritables usines vont naître, la mécanisation sera introduite ; cette ré-

77 ans après... souvenirs vivaces d'une très ancienne élève

Collège Industriel 1899

Nous étions très fiers d'être admis au Collège en l'an de grâce 1899, 19 garçons, 11 filles, 30 jeunes pleins d'espoir et d'ambition.

Evoquons nos souvenirs ! En troisième nous avions comme professeur de géographie et d'histoire, un Bâlois, M. Frankhauser, il n'enseigna au Collège qu'une année ; à son grand regret semble-t-il, car il écrivit à l'une de ses élèves : « Fou et imbécile que j'étais de quitter cette belle Vallée » ! Quelques années plus tard, nous avons appris sa mort accidentelle dans les Montagnes Rocheuses.

Il fut remplacé par M. Auguste Pignet, de stature imposante ; il ne tarda pas à faire régner la discipline dans notre classe. Nous aimions beaucoup ses leçons très vivantes. C'est en seconde que nous commençons l'étude de l'allemand ; nous avons travaillé courageusement, ce qui fait que le programme de notre soirée au local comprenait une comédie en cette langue.

M. Paul Givel était apprécié des filles ! Il nous enseignait le français et tout ce que cette branche comporte. La littérature était notre préférée, car souvent, notre maître nous lisait quelques pages pour le plus grand plaisir de tous.

Quant à lui, il préféra tellement l'une d'entre nous, que, plus tard il l'épousa !

M. Samuel Aubert nous inspirait le respect et même une certaine crainte, quand il nous convoquait à la salle des maîtres. Il enseignait la physique, la chimie et encourageait les filles à faire les maths et l'algèbre. En botanique, M. Aubert savait tout ; il connaissait la flore du Jura, l'admirait et l'étudiait. Il nous a appris à respecter les fleurs, les plantes et l'environnement. Nous n'avons jamais quitté une place de pique-nique, sans que tout fût net. Ce fut un précurseur des amis de la nature et son exemple a porté des fruits.

M. Léon Aubert était moniteur de gym pour filles et garçons. Les filles ont tricoté, brodé, cousu sous les ordres de Mme Victorin Pignet. M. Wölfli enseignait la menuiserie aux garçons. Il fallait bien justifier le nom du Collège industriel.

Course au Grand-Saint-Bernard ! Grande aventure pour ces jeunes Combiens qui, pour la plupart, n'avaient pas vu Lausanne. La nuitée à Bourg-Saint-Pierre, l'arrivée à l'Hospice, les moines, la chapelle, le chenil, le grand réfectoire, que de nouveautés.

Puis la descente sur Sembrancher, la splendeur du paysage, le dîner de gala à Martigny et le retour.

Ils sont doux aux cœurs lassés les souvenirs du temps passé.

Arcadie, le 12 avril 1976.

*Marg. Meylan-Meylan
collégienne de 1899 à 1902.*



Treize élèves de la première volée, avec M. Alexandre Bourgeois photographiés en 1880, soit un an après leur sortie du Collège

Quelques souvenirs d'élève du Collège Industriel du Chenit, 1909-1912

LES LIEUX : un seul bâtiment et son annexe servant de bûcher et à l'étage de salle de gymnastique.

LES PROFESSEURS : M. Samuel Aubert, du Solliat : sciences naturelles, botanique, mathématiques, dessin technique, morale et travaux manuels.

M. Auguste Piguet, de la ferme de l'Hôpital : histoire, géographie, allemand et anglais.

M. Paul Givel du Sentier : français, comptabilité et dessin artistique.

M. Léon Aubert, du Sentier : gymnastique.

Samuel AUBERT, dit Sami, portait des vêtements très simples : en guise de cravate un cordonnnet avec deux pompons, courtes jambières de cuir par mauvais temps, pélerine et vélo. En classe, il relevait fréquemment son pantalon avec ses deux avant-bras. Il nous angoissait un peu lorsque prenant le cahier dans lequel il inscrivait nos notes et voulant interroger l'un de nous, il disait : « Celui qui s'appelle... qui s'appelle... » tout en cherchant parfois longuement sa victime. Celle-ci désignée, tous les autres poussaient un soupir de soulagement.

Les randonnées à la Sèche de Gimel, dans les sagnes ou ailleurs pour collectionner fleurs et graminées sous son experte conduite nous procuraient un très vif plaisir. « Herbarium » en bandoulière, sac de montagne au dos nous récoltions à qui mieux mieux. Rentrés à la maison, il fallait mettre sécher notre cueillette entre deux feuilles de buvard spécial. En fin d'année, nos herbiers étaient remis à notre sympathique maître, qui les jugeait et nous donnait son appréciation. Le mien m'avait valu un dix, la qualité et la quantité justifiant cette note aux yeux de Sami. Le centenaire du Collège m'incitera peut-être à rechercher quelque part au Bazar, mais je ne sais trop où ma mère l'avait soigné, ce souvenir tangible de ma dernière année scolaire ici, mais, Dieu sait dans quel état.

Auguste PIGUET, grand, gros, noiraud, une chaîne de montre en or barrant son gilet, nous impressionnait lorsqu'entrant en classe, il disait au début d'une leçon d'allemand : « Bücher zu ; Hefte zu ; alles zu ». Pour les leçons d'anglais, la phrase rituelle était : « Take a piece of chalk and write on the blackboard ». Ses petites histoires lors des leçons d'histoire nous intéressaient beaucoup : l'origine de la couleur Isabelle, par exemple.

Paul GIVEL avait parfois un regard perçant et aussi la main leste. Très velu, il avait la manie, lorsqu'il était assis, accoudé à son pupitre, de se ronger les poils du dessus de sa main gauche.

Nous étions sous le charme lorsqu'il nous lisait certains morceaux choisis pendant les leçons de littérature. Il adorait le théâtre, était un très bon acteur amateur et occasionnellement metteur en scène pour les soirées de la Chorale et de l'Orchestre du Sentier qu'il dirigeait.

Léon AUBERT, ancien syndic et juge de paix du Chenit, excellent gymnaste à l'artistique, était parfois un peu chahuté pendant les leçons de gymnastique.

Malgré le temps écoulé, le souvenir de nos maîtres demeure très vivant. Deux Combiens et un Payernois, avec une fidélité exemplaire, ont fait toute

volution industrielle a donc un caractère forcé : seule la mauvaise conjoncture oblige les horlogers à s'adapter, pour pouvoir survivre ; c'est dans ce **contexte de contrainte et non de luxe gratuit** que prend naissance notre Collège. Nous relevons à ce propos quelques paragraphes significatifs d'un mémoire de 1924, destiné à mettre en lumière les mérites du Collège, depuis ses premières années, et ceci en vue d'obtenir un subside plus élevé de la part de l'Etat.

« Dès que l'industrie prend corps dans une contrée, on peut se convaincre que la population et les autorités, d'une manière générale, comprennent la nécessité de donner à la jeunesse une instruction plus complète, plus étendue que celle de l'école primaire, une instruction capable de diriger son intelligence vers des horizons plus étendus et de lui permettre de s'initier avec fruit aux divers problèmes posés par le développement général de la science et de l'industrie. »

« Mais ce n'est pas seulement la **culture générale** dont on reconnaît l'impérieuse nécessité, c'est aussi l'**instruction professionnelle et technique** indispensable à la **formation des ouvriers capables** d'assurer la prospérité d'une industrie qui doit faire vivre la population d'une localité. »

« En 1863 déjà, des citoyens éclairés reconnurent la nécessité de l'instruction secondaire et leurs efforts aboutirent à la création d'une école de ce degré qui, pour des motifs restés obscurs eut une existence éphémère et tomba au bout de 3 ans. »

Il s'agit en fait de l'« Ecole Supérieure » du nouvel instituteur provisoire M. Alexandre Bourgeois, qui avait quitté sa 1^{re} classe du Sentier, trouvé lui-même son remplaçant, et ouvert son « Ecole » à Chez-

le-Maître, appuyé par la Commission scolaire et défrayé par un subside municipal de Fr. 1500.— par an ; au bout de 2 ans il avait 30 élèves ; l'exécutif communal décide, en juin 1866, l'établissement de 2 écoles secondaires (l'une au Sentier, l'autre au Brassus), demande un plan d'organisation pour pouvoir toucher un subside de l'Etat... mais M. Bourgeois quitte brusquement la commune, au vif regret des autorités, et tout est remis en veilleuse pendant 10 ans.

Cette fois, en 1876, M. Bourgeois, de retour au pays, part du meilleur pied possible : s'appuyant sur la loi cantonale de 1806, révisée en 1833 et qui octroie des subsides aux collèges classiques communaux aussi bien qu'aux écoles « moyennes » ou « industrielles » (et non aux écoles « supérieures », réservées aux filles et financées exclusivement par les communes !), il convoque des assemblées au Sentier et au Brassus, au début de septembre ; bien que la discussion du Brassus n'ait pas obtenu de brillants résultats (« Notre assemblée a été au rebours de la vôtre ; peu de monde et grande froideur, souscripteurs très rares... malgré ce résultat négatif, je ne désespère pas encore de la réussite »... écrivait M. Charles Capt du Brassus à son ami Bourgeois) le 30 octobre, l'Ecole Industrielle du Chenit est instituée par décision du Conseil communal ; le pionnier (ou plutôt sa femme, comme on l'a vu plus haut) ouvre son établissement à **classe unique** le 10 décembre avec 23 élèves, dont 20 de la paroisse du Sentier et 3 de celle du Brassus ; le montant des **souscriptions** payées pour cette année scolaire s'élevait à Fr. 2615.—, **l'Etat** ayant versé un **subside** de Fr. 765.— ; il faut dire que le personnel enseignant coûtait peu, que tous les élèves payaient un **écolage** et que, de plus, tous les cours spéciaux (gymnastique - cou-

leur carrière au Sentier. A notre insu peut-être, ils nous ont formés et ont droit à notre estime et à notre reconnaissance.

Cette époque est révolue. Les moyens du bord ne suffisent plus aux appétits de 1976. La moto, l'auto, l'avion, la radio et la TV ont tout chambardé. Ceux d'aujourd'hui en sont-ils plus heureux ?

LES ELEVES allaient à pied au Collège en été et en hiver. Les délicieux ballons à 5 cts d'Onésine Rochat, boulanger, nous remettaient le cœur en place matin et après-midi.

Soixante-quatre ans ont passé depuis le printemps 1912 lorsque nous avons quitté le Collège. Plusieurs de mes camarades ne sont plus de ce monde.

Deux petites histoires vécues pour terminer. Un certain jeudi, veille de Vendredi-Saint, Edmond Golay, dit le « Gniaf », Joseph Piguet, de Léopold et moi grimpons sur la côte en fumant des cigarettes. Il n'y avait, à cette époque, que des champs en amont de la route de la Tranchée. M. et Mme Givel habitaient dans la maison contiguë au Crédit Mutuel. Depuis la fenêtre de sa cuisine, Mme Givel nous voit et renseigne son mari. Pendant la récréation du surlendemain, M. Givel nous fait venir à la salle des maîtres. « Vous n'avez rien sur la conscience ? » — J'avoue que nous avons fumé. — Algarade vigoureuse et cinq de conduite dans notre carnet de semaine avec la mention : « A fumé sur la Côte avec des camarades ». Rentré au Bazar, je donne mon carnet à mon papa pour le signer. Je suis dans mes petits souliers. Je lui explique le pourquoi et le comment de ce cinq. N'admettant pas que Mme Givel ait rapporté ces faits à son mari, mon père signe sans mot dire. Ouf ! je m'en tirais à bon compte.

Printemps 1912, examen de dessin technique et géométrie : « Tracer un angle de 135 degrés dans un cercle ». A disposition : planche à dessin, té, équerre, compas, gomme et crayon. Je sèche sur ce problème après avoir fait facilement et rapidement tous les autres. Sami : « Alors, tu ne peux pas faire ce problème ? »

— Non, Monsieur. Pour le résoudre, il me faudrait un rapporteur.

— Comment ?

— Mais oui, Monsieur : $90 + 45 = 145$ degrés.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Mon erreur de calcul me saute alors aux yeux et je termine tout en un instant. En effet $90 + 45 = 135$ et non pas 145.

Brave Sami.

Le Sentier, le 11 avril 1976, Grand-Rue 38.

André Meylan-Besuchet.

Le mardi 29/7/86

Bien cher Monsieur!

Y aurait-il intention à
vous demander une dernière marque
d'un intérêt que vous m'avez tous
jours témoigné en vous faisant de
vous rencontrer demain l'après-midi
à l'école du Brassus aux fins de re,
meillon une esquisse photographique
du personnel enseignant et de la Com,
mission des écoles.

Croyez que vous obligez ainsi
d'une manière toute particulière
Votre tout dévoué et bien affectueux

M. Bourgeois

Fac-similé d'une lettre de M. Bourgeois
à M. François Aubert (20.7.1866)

Notre plus ancienne maîtresse secondaire (1910-1918)

nous dit aujourd'hui :

1910. C'est à cette date que j'eus le privilège de débiter dans l'enseignement et d'inaugurer en même temps une classe nouvelle, la quatrième. Comme le Collège n'avait jusque là compté que trois classes, l'enseignement était donné par trois professeurs, ce trio inamovible auquel on dut pendant de longues années la bonne marche de l'établissement. Le compléter par une présence féminine était tout indiqué, puisque les classes étaient mixtes. Et puis, le traitement d'une dame pour un nombre d'heures de travail égal étant inférieur à celui d'un homme, cela comptait. Le féminisme était bien apparu, mais ses revendications restaient timides. Aussi, l'élément féminin était-il très peu représenté dans le corps enseignant secondaire et d'autant plus recherchées étaient les situations qu'il offrait. Nous étions quatre, dans la contrée, à avoir obtenu le titre requis, le diplôme de sortie du Gymnase de jeunes filles de Lausanne ; et toutes quatre, nous nous mîmes sur les rangs. Grande perplexité parmi nos autorités. Un examen s'imposait.

Le jour d'épreuves, et le cœur battant, je me rendis au Collège, où à ma profonde stupéfaction, je me trouvai seule, moi la plus jeune des candidates. Je n'avais plus de rivales !

Il fallut tout de même subir l'examen, un examen public, et dans un sursaut de volonté, vaincre ma timidité pour me présenter devant une classe de quelques élèves et leur donner une leçon de français, une leçon d'allemand, une leçon d'arithmétique.

Le jury, venu tout exprès de la capitale, se déclara, paraît-il, satisfait.

Restaient les travaux à l'aiguille, dont on allait charger la nouvelle maîtresse, et auxquels je n'avais pas été préparée. Etude de la coupe, raccommodage, confection de maints objets de lingerie, pour obtenir de l'Ecole normale le brevet dont elle couronnait ce genre de travaux. De quoi mes vingt ans ne doutaient-ils pas ! Pendant l'intérim, une institutrice, titulaire officielle de ce brevet, viendrait me seconder.

Par bonheur, on désigna Mlle Lucie Capt, régente au Solliat, et ma cousine de surcroît. Ma cousine, une forte personnalité, à qui je dois beaucoup de reconnaissance, imposa d'emblée le respect aux grandes filles qui s'étaient vantées de me « faire marcher ».

Mais venons-en à ma classe de quatrième, classe assez disparate, car s'il s'y trouvait de très bons élèves, d'autres n'avaient été admis qu'à la faveur des circonstances nécessitant à la fois de repourvoir la troisième et de constituer une quatrième. Ceux-là se distinguaient plutôt dans le genre perturbateur. Il fallait me montrer ferme dès le début, me conformant en cela à la tradition de bonne discipline du Collège. Le directeur, M. Paul Meylan du Solliat, vétérinaire, n'eut heureusement pas besoin d'intervenir. Il était la bienveillance même et me faisait confiance.

La volée suivante, en revanche, fut excellente : garçons et filles doués travaillaient avec plaisir. Mais chaque classe avait son caractère propre, ce qui renouvelait l'intérêt de l'enseignement.

Cependant la guerre avait éclaté... sans que notre Collège en souffrît beaucoup : aucun des maîtres n'étant

ture, etc.) ainsi que les frais de **conciergerie**, jusqu'à l'achat des brosses, étaient directement à la charge des parents ; pendant 3 ans, la Commune n'eut rien à déboursier !

Si nous nous sommes attardé sur cette création, quitte à aller plus vite par la suite, c'est qu'elle fut vraiment difficile à mener à chef : toute une frange de la population, même les pouvoirs publics n'en réalisaient pas forcément les avantages directs ; pour un grand nombre de conseillers, la crise d'alors pouvait passer pour un accident de caractère privé, qui ne concernait pas directement la Commune, voire l'ensemble de La Vallée ; encore faut-il bien préciser ceci :

La pensée intime des initiateurs était d'aboutir un jour à la création d'un enseignement technique horloger, seul capable de conserver à la contrée sa belle industrie et de l'y développer. A leur point de vue, l'institution d'une Ecole Industrielle en était la première étape ; du reste, dans les procès-verbaux du Comité d'initiative, il n'est pas question d'établissement donnant accès aux études supérieures ; non, les initiateurs considéraient essentiellement les conditions locales, nées de l'industrie et du commerce.

Le premier règlement, de 1880, fait cependant une ouverture : « Le Collège Industriel et Ecole Supérieure communaux ont pour but de favoriser le **développement de l'industrie locale** par un enseignement plus scientifique donné à la jeunesse, tout en lui **facilitant l'accès aux études supérieures** ».

En fait, pendant les cinquante premières années du Collège, très rares furent ses ressortissants qui accédèrent aux études universitaires, mais ce n'était pas l'essentiel.

1876 - 1909 (trois classes)

Survolons maintenant une période d'une bonne trentaine d'années

en relevant surtout les aspects propres à notre modeste Collège ; certains d'entre eux seront directement pris globalement, dans leur évolution historique, et nous n'y reviendrons pas dans la suite.

Voilà donc le bateau lancé, le 12 janvier 1877, avec son bon maître d'équipage qu'était M. Bourgeois, ce maître qui en vérité était trop bon, lui qui « ne soupçonnait pas la malice des enfants » (écrivait M. Samuel Aubert, l'un de ses plus illustres élèves) ; ce petit navire du lac de Joux, comment allait-il prendre les vagues des conjonctures variables dans lesquelles il s'était embarqué ? Approchons-nous de ses machines et de sa timonerie.

Jusqu'en 1949, la **direction** (à deux intérimis près, de courte durée, assumés par des maîtres) fut toujours confiée à des personnalités de l'endroit, en général membres de la Commission scolaire, soit à 5 pasteurs, 1 vétérinaire, 1 géomètre, 1 industriel et 1 ingénieur-forestier, ce qui n'empêcha pas 3 d'entre ces messieurs d'être en même temps Président de la Commission scolaire, cumul qui soulèverait un beau tollé de nos jours ! M. Florentin Piguet fut le premier directeur désigné, en 1878, mais il n'entra jamais en fonction ; c'est M. le pasteur **Fernando Leon**, du Sentier, qui fut le premier barreur, désigné dès 1879 et pour 4 ans par le Département, assisté qu'il était des deux **délégués de l'Etat**, MM. Alfred Meylan (Solliat) et Charles Capt (Brassus) ; il est remarquable de noter que cette fonction d'assistant et de surveillant existe encore telle quelle de nos jours, revêtue par Mme Goy (Brassus) et M. Nicole (Sentier) ; l'apostolat de directeur « extra muros » chichement rétribué (Fr. 50.— par an en 1879 - Fr. 500.— en 1949) n'était pas une sinécure, et plusieurs mêlés avec certains maîtres ou pa-

mobilisé. Mais nous ne pouvions rester insensibles aux malheurs qui accablaient nos voisins. Dérobant un peu de temps aux leçons d'ouvrages, nos fillettes faisaient de la charpie pour des pansements destinée à la Croix-Rouge. Mais à notre époque, où rien ne manque, pas même le coton hydrophile, qui sait encore ce qu'est la charpie ?

Une femme de cœur, la romancière neuchâteloise T. Combe, émue par le sort des aveugles de guerre, tentait de réunir les bonnes volontés pour leur venir en aide. Après une causerie au Collège où elle évoquait l'avenir réservé à ces malheureux, nos élèves, touchés et conquis, adhérèrent à ce mouvement d'entraide. Alors fut adopté Jean Laurent, un de ces héros solitaires qui, choyé par ses jeunes parrains et marraines, fut reçu tour à tour dans leurs familles.

1918. La guerre touchait à sa fin, mais suivie par la terrible épidémie de grippe dite espagnole, qui nous valut, crainte de contagion, des vacances presque illimitées. Finalement, les cours reprirent à l'Université de Lausanne où je m'étais inscrite : une route et bientôt de nouvelles perspectives s'ouvraient devant moi...

Au Sentier, il y a aussi une route qui, bien que passablement changée, m'est toujours familière, celle qui mène Chez-le-Maître, tant de fois parcourue, à pied ou à bicyclette, par la neige ou le soleil ; elle me rappelle, de mes années d'apprentissage, ceux qui m'ont entourée, mes collègues, ceux qui m'ont donné peine et joie, mes élèves.

Chavannes, mars 1976.

Yvonne Capt.

On ne nous changera pas notre P. B. !

Avant la « révolution » (1930-35)

Octobre 1929 : frais émoulu d'un stage à l'Institut Rauch, à Genève, je revois mon Collège tel que je l'avais quitté en ce printemps lointain de 1920. Dix ans ont passé. Les maîtres d'alors sont toujours en place. Ils n'ont pas vieilli beaucoup, mais ils vont doucement vers la fin de leur carrière.

Le programme, comme le bâtiment, a gardé son petit air désuet. L'heure des travaux manuels : dans un « atelier » encombré de vieux « Coennaux », les élèves continuent à s'exercer à l'art du tour, non sans faire beaucoup de poussière, de bruit, et même de fumée, quand le maître tourne le dos... L'heure dite

« théorie du chant » reste la terreur des écoliers qui n'arrivent pas à comprendre pourquoi la gamme de mi a quatre dièzes ! L'heure de gymnastique : passons ! L'heure de morale ? M. S. Aubert, avec bon sens, en a fait un cours d'instruction civique. Il m'arrivera d'y glisser des lectures édifiantes et de tirer des larmes chez les filles sensibles au récit des malheurs « d'Eric ou petit à petit ».

Les maîtres, c'est bien de leur âge, ne désirent pas de changements, d'innovations. Tenez, en 1931, je propose une soirée théâtrale. « Ah non ! tu sais, Pierre, nous en avons assez, de ces soirées d'élèves !

SUPPLÉMENT

AVIS IMPORTANT

— Les personnes s'intéressant à la question très importante pour l'avenir de notre contrée, de créer une école moyenne dans la commune du Chenit, sont prévenues que deux assemblées auront lieu Dimanche 3 Septembre prochain à 7 heures du soir, l'une au Sentier au Cercle de l'Union, pour la paroisse du Sentier, et l'autre au Brassus au Cercle des Amis, pour la paroisse du Brassus.

Il est vivement à désirer que les citoyens se rendent nombreux à cet appel.

Sentier 22 Aout 1876.

Quelques amis de l'instruction.

Le pas décisif

rents pourraient à eux seuls faire l'objet d'une chronique spéciale, voire édifiante !

Pendant dix ans, la conférence des maîtres et la Commission scolaire luttèrent durement et sans grand succès pour que la Municipalité voulût faire les frais d'engager un **personnel enseignant** suffisant et qualifié ; les deux premières années, M. Bourgeois les passa presque seul, enseignant à deux classes souvent réunies ; il était aidé de quelques bonnes âmes mal ou pas du tout rétribuées : son épouse, Mme Alexandrine Bourgeois, pour 8 heures d'allemand, touchait Fr. 400.— par an ; M. Claude Vandroux, pharmacien, donnait gratuitement des cours d'anatomie et de physique ; M. Georges Décombaz, pasteur, ne recevait aucun traitement pour ses leçons d'histoire et de religion (6 h. de cette dernière discipline !) ; quant à M. Georges Le-coultre, la Municipalité ne lui versa

rien non plus, estimant que la société de gymnastique du Sentier, dont il était le moniteur, avait assez reçu de la Commune en obtenant d'elle, et gratuitement, sa place d'exercice au milieu du village : en contrepartie, la société cédait son moniteur pour les leçons du Collège... bel arrangement !

La situation s'améliora petit à petit et en 1878 un deuxième maître, M. Frédéric Trosset fut nommé provisoirement ; la même année, et sur l'intervention personnelle de M. l'**inspecteur** Chavannes, qui suivait de très près et d'un œil favorable l'évolution de l'institution, une **maîtresse spéciale** pour l'allemand était désignée en la personne de Mme Alexandrine Bourgeois ; mais ce n'est qu'en 1888 qu'un troisième maître fut nommé, et à titre provisoire seulement ; en effet, M. Ernest Aubert avait été directeur du Crédit Mutuel, et malgré toutes ses connaissances dans le domaine de la

Si tu veux en organiser une, libre à toi ! Nous, on s'en désintéresse ! » C'est aussi l'avis du directeur...

Tous les deux ans, le Collège part, in corpore, pour une course de 2 jours. C'est l'émigration des Helvètes... Le transport, et surtout le logement d'une telle bande, ne va pas sans poser des problèmes : celui, par exemple, de la tranquillité nocturne à l'hôtel ! Une suite d'expériences pénibles (Grimetz, 1936 !), nous amènera à repenser tout le problème.

Quatre ans ont passé. M. Piguet, le directeur, est décédé. MM. Givel et Auguste Piguet vont s'en aller. Voici poindre la jeune équipe dynamique (et iconoclaste) des Läng, des Martin, des Secrétan ! Un vent nouveau va souffler, qui soulèvera beaucoup de poussière, au propre et au figuré... Et les nouveaux venus de s'exclamer et de s'esclaffer : comment ? vous vivez dans un bâtiment aussi vieillot ? Et ces armoires

bourrées de paperasses ? et ce musée encombré de cailloux et de bois pourri ? Et ce programme aberrant, où presque toutes les heures sont groupées le matin, au détriment de l'après-midi ? Et ces « récréés » où les écoliers se promènent dans les champs, sur la « bosse », dans les bois même ? Et ces « embouteillages » dans la boulangerie voisine, où l'on pratique avec dextérité le vol à l'étalage ?

Et que signifient ces courses de botanique, 3 jours, s'il vous plaît, où, en fait de botanique... ? Et ces théâtrales de haute fantaisie, avec leurs loteries extravagantes (des confitures-maison, je vous en prie !) ? Seules, les montgolfières trouvèrent grâce aux yeux des réformateurs. Est-ce pour cette raison qu'on les voit sur l'affiche du Centenaire ?

Le Sentier, mars 1976.

Pierre Baud.

Un pasteur-directeur à la mode (1937-1943)

Il appartient au directeur de cette époque de relever ce qu'elle comporta de difficultés pour les maîtres, en majorité nouveaux venus à La Vallée, et qui trouvaient une région traumatisée par une grave crise économique ; et les problèmes que connaît actuellement l'industrie horlogère nous rappellent les incidences qu'eut la crise des années 30 sur le Collège du Chenit.

A juste titre, on rognait dans les budgets communaux ; pas de dépenses dont on ne pouvait pas pressentir un apport financier ; le maître de dessin demande une lampe bleue pour les après-midi trop sombres ? Refusé. (Il la paiera du reste de sa poche). On se pose des questions : un Collège est-il nécessaire ? Ne peut-on se contenter de classes primaires supérieures (comme on disait alors) ? « Pour quelques élèves qui iront à Lausanne...

Dans le cadre même du Collège, on voulait placer le corps enseignant devant l'alternative : pousser les élèves « vers Lausanne » ou les former pour « rester sur place ». On peut rendre cette justice aux maîtres d'alors — et d'aujourd'hui — d'avoir su tenir bon pour concilier ces deux nécessités. Cette lutte pour un rendement maximum au service de la collectivité et des jeunes qui nous étaient confiés fut une des causes qui fit des maîtres et du directeur une équipe de très chers et fidèles amis.

FEUILLE D'AVIS

DU DISTRICT DE LA VALLEE

COMPTE DE L'ECOLE INDUSTRIELLE DE LA COMMUNE DU CHENIT
POUR LES ANNÉES 1877 et 1878.

RECETTES		fr. ct.	DÉPENSES		fr. ct.
1877	Subvention de l'Etat	900 —	1877	Traitements des professeurs	2498 —
	souscriptions des particuliers	2615 —		loyer, mobilier, chauffage etc.	74 35
	Ecolages	765 —			
			1878	Traitements des professeurs	3700 —
1878	subvention de l'Etat	900 —		loyer, matériel et chauffage	497 15
	souscriptions des particuliers	2570 —		Excédent des recettes sur les dépenses	4356 50
	Ecolages	1006 —			
	Total Fr.	8756 —		Total Fr.	7756 —

Conforme aux comptes
Jules Aubert boursier.

En vue de détruire les fausses appréciations qui ont fini par obtenir créance auprès d'une partie des habitants de notre Commune, le Conseil Communal a décidé de faire publier dans la feuille d'Avis de la Vallée, les comptes de l'Ecole Industrielle dont ci dessus le résumé certifié conforme par M. le Boursier.

Il résulte des dits comptes que la Commune, non seulement n'a pas encore déboursé un sou pour l'Ecole Industrielle, mais qu'au contraire elle avait encore en caisse au 31 Décembre dernier la somme de Fs. 4356. 50. provenant des souscriptions particulières des pères de famille qui ont pris l'initiative de la création de cette institution d'utilité publique.

Il faut encore ajouter à cette somme tout le matériel et mobilier de l'Ecole portés aux dépenses et qui ont été payés avec l'argent remis par les souscripteurs entre les mains de l'administration communale, matériel et mobilier d'une valeur supérieure à F. 600, ce qui porte le boni à environ Fs. 2000.

Un comité qui a pour mission de travailler à assurer définitivement l'existence de l'Ecole Industrielle a cru bien faire pour son entrée en fonctions de faire donner au public les renseignements qui précèdent tout en faisant appel à ses sympathies pour lui aider à remplir la tâche qui lui incombe.

Saintier le 7 Juillet 1879.
John César Piguet, Président du Comité.

Premier compte de l'Ecole Industrielle

« tenue des livres », il ne donnait pas toutes les garanties au point de vue pédagogique même ; il subit un examen très sévère, sous le feu de 3 professeurs de Lausanne... et on lui fit confiance.

Divers maîtres principaux se succédèrent rapidement jusqu'à la mise en place d'un trio assez extraordinaire par sa stabilité, sa science pédagogique et son originalité ; il s'agit bien sûr des trois mousquetaires qui enseignèrent en tout 109

ans à Chez-le-Maître, dont 29 de conserve, et qui avaient pour nom :

Samuel Aubert (1892-1929)

Paul Givel (1898, prenant la relève de M. Bourgeois - 1934)

Auguste Piguet (1900-1934)

et ils jouirent d'une longue retraite... bien méritée ; qui dit mieux ?

Le traitement de MM. les maîtres à plein temps (35 heures hebdomadaires en 1880, 32 heures en 1900) a

Les périodes de crise sont bénéfiques ; elles obligent à vérifier les positions, à prévoir les lendemains et à s'ouvrir aux possibilités entrevues. C'est ainsi qu'après des années difficiles on a pu non seulement tenir, maintenir, développer et créer la 5e (proposée en 1938...), les sections latine et commerciale.

Il faut encore relever la participation des maîtres à la vie des sociétés qui jouent un rôle si important dans la vie locale. Cette collaboration aux soirées du Collège, des Anciens et d'autres démontre à l'évidence qu'une culture dite secondaire n'est pas destinée avant tout à former des « gens pour Lausanne », mais bien des femmes et des hommes qui, sur place, dans leur Combe, sauront faire profiter les autres de ce qu'ils auront reçu.

Chavannes, mai 1976.

Pierre Blanc

Un maître apprenti-directeur

Lorsque, au début de septembre 1934, Suzanne Bartré et moi avons été accueillis dans le Collège du Chenit par le pasteur André Bovon, alors directeur de l'établissement, la crise mondiale tirait à sa fin : les Combiens, grâce à leur sens de l'épargne, l'avaient relativement bien supportée, mais les caisses de l'Etat et des communes étaient vides. Aussi le Grand Conseil venait-il de voter une réduction de 6 % des traitements des fonctionnaires pour les deux prochaines années. Bien que cette contribution au relèvement des finances publiques n'eût pas soulevé un enthousiasme délirant chez les membres du corps enseignant, celui-ci n'en continua pas moins à remplir sa tâche au plus près de sa conscience.

En me transmettant ses « pouvoirs », mon prédécesseur, Paul Givel, me dit à peu près ceci : « Voyez-vous, quand on arrive à la fin de sa carrière, on a tendance à se montrer un peu trop généreux dans l'appréciation du travail des élèves. Il vous faudra donc donner un bon

tour de vis ». Comme j'étais naturellement porté à me montrer exigeant, ce conseil ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Quelque temps plus tard, alors que je rendais une dictée dont les résultats n'étaient guère satisfaisants, j'avertis la classe que la prochaine fois je me verrai dans l'obligation d'adopter une échelle plus sévère. Alors, du fond de la classe, une élève du Bas-du-Chenit s'écria : « Elle commencera à zéro faute huit ! »

A cette époque, si mes souvenirs sont exacts, l'usage était de faire faire une course de trois jours au Collège entier, tous les deux ans. Cela posait de sérieux problèmes aux organisateurs, qui devaient prévoir deux itinéraires différents, l'un pour les petits, l'autre pour les grands, avec cependant les mêmes étapes. La plus mémorable et, sauf erreur, la dernière aussi de ces courses « globales » fut celle de Grimentz. Le premier jour, les quatre classes étaient montées gentiment de Sierre à Grimentz, par un temps couvert. Le lendemain, elles firent

peu varié en 30 ans : Fr. 2000.— en 1880, Fr. 2200 en 1910 ; on peut noter deux détails à ce sujet : les maîtres secondaires préféraient ne pas toucher d'augmentation pour années de service et en verser le montant à leur petite caisse de retraite ; d'autre part, s'ils prenaient du grade dans l'armée, ils devaient payer eux-mêmes leur remplaçant... les temps ont bien changé, mais il y avait déjà des colonels dans l'enseignement !

La première **conférence des maîtres** eut lieu le 10 juillet 1879, sous la présidence de M. Leon, Directeur ; y assistaient le Président de la Commission des Ecoles, les 2 délégués de l'Etat, M. Bourgeois et 2 institutrices à temps partiel ; le secrétaire fut naturellement M. le fondateur, jusqu'en 1893 ; pour le dire franchement, on y discutait beaucoup de courses, loteries, soirées, locaux, vacances... et assez peu de problèmes d'ordre pédagogique ; ce n'était pas forcément un mal ; la question des **programmes** revenait tout de même souvent sur le tapis ; elle en valait la peine, car il faut bien réaliser les contingences suivantes :

En 3 ans d'études seulement, nos maîtres d'alors ne pouvaient prétendre donner une somme de connaissances équivalentes à celles du Collège Scientifique ou de l'Ecole Supérieure de jeunes filles de Lausanne, quoi qu'on fît ; notre plan d'études, axé surtout sur les besoins régionaux, donc sur les mathématiques, les sciences et les travaux manuels, était loin de convenir aux filles, auxquelles il fallait offrir des branches de rechange ; par exemple l'algèbre et les mathématiques étaient remplacés par de la littérature et des ouvrages du sexe... ou de l'économie domestique ; par contre, l'anglais n'était pas obligatoire pour les garçons, sauf pour ceux qui

prétendaient obtenir le Certificat, et ils étaient assez rares ; en effet, vient se greffer ici un problème qui n'a jamais été vraiment résolu : l'**âge d'admission** était en règle générale **13 ans** ; mais voilà, arrivés à 15 ans, la plupart des garçons quittaient le Collège, peu alléchés qu'ils étaient d'obtenir leur Certificat l'année suivante ! Ainsi en 1889, sur 10 garçons de 15 ans, 3 seulement feront la 1re cl., les 7 autres prennent la destination que voici : 3 entrent en apprentissage (dont 2 dans l'horlogerie), 4 partent pour plusieurs années en Suisse allemande ; à diverses reprises, on fixa l'âge d'entrée à 12 ans, mais on y perdit d'un autre côté ; bien entendu, l'étude de l'**allemand** était obligatoire, mais les élèves n'étaient pas enthousiastes : en 1885, la Commission scolaire punit d'arrêts domestiques (suspension) les élèves défaillants... on ne badinait pas avec les élèves paresseux : ceux qui n'avaient pas fait leurs **devoirs** pendant la semaine étaient convoqués le samedi après-midi et c'était M. Aubert, Président de la Commission scolaire qui les « récitait ».

Les premiers cours de **latin** furent donnés dès 1880 par M. Jean Berthoud ; en 1886, la crise horlogère ayant de la peine à se résorber, on envisagea même de constituer un **Collège Classique**, espérant ainsi ouvrir de nouvelles carrières aux jeunes gens de La Vallée, mais le projet tourna court.

Une question que l'on peut se poser : comment les parents étaient-ils informés de la tenue et des succès de leurs enfants ? En tout cas, pendant longtemps, ils le furent assez mal : les **cahiers de conduite** furent introduits en 1887 et les **cahiers de notes** (avec facteurs) seulement en 1899 ; gageons que pendant plus de 20 ans, il dut y avoir maintes surprises en fin d'année ! Par contre,

route ensemble jusqu'à l'alpage de Château-Pré, dans le val de Moiry ; les deux classes inférieures devaient y passer la journée pendant que leurs aînés franchissaient l'Arête de Sorebois pour redescendre sur Zinal. Les nuages étaient bas, il faisait froid et il n'y avait pas d'abri ; aussi les responsables du groupe des petits prirent-ils sagement la décision de ramener leur troupeau à Grimentz sitôt après le pique-nique de midi. A peine de retour à l'hôtel, les élèves se précipitèrent sur les boissons froides et les glaces. Les grands, pendant ce temps, affrontant la neige et le brouillard, gagnaient Zinal avant de retourner à Grimentz. Il y eut une belle éclaircie en fin d'après-midi.

C'est au repas du soir que les choses se gâtèrent. A peine à table, plusieurs des petits furent pris de nausées et se ruèrent aux toilettes pour vomir ; leur exemple fut contagieux, et jusque tard dans la nuit jeunes, moins jeunes et même adultes rendirent ce qu'ils avaient dans l'estomac. Guère plus du tiers des participants fit honneur au petit déjeuner, les autres réclamant un car pour les transporter à Sierre. En vain d'ailleurs, car il faisait un temps splendide, et une bonne marche était le meilleur remède pour remettre tout le monde d'aplomb. Au premier arrêt déjà, la consommation de sardines à l'huile, d'œufs durs et de sirop de framboise, comme aurait dit Pierre Baud, avait repris son rythme normal.

Par la suite, les deux classes de grands firent une course de trois jours chaque année, les petits partant de leur côté pour une journée seulement. Je crois que tout le monde y a gagné.

En ce temps-là, le directeur de l'enseignement secondaire inspectait régulièrement les collèges du canton. Dans mes souvenirs, les

traits de Marius Perrin se confondent avec ceux de Churchill, à cette différence près qu'il préférait la pipe au cigare.

Un après-midi que je me rendais au Collège, à bicyclette bien entendu, je dépasse à la hauteur de l'ancien cimetière un personnage en qui je crois reconnaître notre chef de service. Je donne donc l'alarme à la salle des maîtres : Pierre Baud qui — cela lui arrivait parfois — se proposait de faire des confitures durant la leçon de chimie, renonce à son projet. Mais à la récréation il nous annonce dans un grand éclat de rire que celui que j'avais pris pour Marius Perrin n'était que... l'accordeur de pianos. La ressemblance néanmoins, était frappante.

Quelques semaines plus tard, notre collègue donnait une leçon de chant. Il était au piano, et les élèves faisaient demi-cercle autour de lui. A un moment donné, on heurte à la porte, qui s'ouvre ; Pierre Baud jette un coup d'œil sur l'intrus et, reconnaissant l'accordeur, continue sa leçon, quand soudain une main se pose sur son épaule et qu'une voix lui dit : « Marius Perrin, inspecteur ».

Les examens d'admission n'étaient pas, comme aujourd'hui, uniformisés. Les candidats qui avaient obtenu de bons résultats aux épreuves écrites (dictée, composition, arithmétique) étaient dispensés des épreuves orales de français et d'arithmétique. Traditionnellement, l'épreuve de français consistait en la lecture d'un texte, suivie de questions de grammaire et de vocabulaire. Un jour, j'ai voulu innover : plutôt que de sonder les connaissances scolaires des candidats, je leur ai posé des questions toutes simples : « Où habites-tu ? Par où as-tu passé pour venir à l'examen ? Que fait ton père ? Aimes-tu t'amuser ? Quels sont tes jeux préférés ?



Les collégiens herborisent, en 1883

etc. » Ce fut une catastrophe : complètement déconcertés, les malheureux candidats s'imaginaient que leur sort était réglé d'avance et qu'ils ne méritaient même pas d'être interrogés sur leurs connaissances grammaticales. Le troisième déjà fondait en larmes. Je dus immédiatement revenir à la méthode usuelle. Pour moi, la leçon n'a pas été perdue : j'ai compris qu'il ne fallait procéder à des réformes qu'avec la plus grande prudence.

Août 1945 : la guerre était finie, on pouvait de nouveau commencer à vivre sans la crainte du lendemain. « Vivre ou se laisser vivre ? »

C'était un sujet de composition que j'avais parfois donné à mes élèves de 1^{re}. La question se posait pour moi. Rester à La Vallée, où je me plaisais de plus en plus, c'était courir le risque de me laisser vivre dans la routine. L'occasion s'est présentée de suivre le fil de l'Orbe jusqu'en plaine pour me lancer dans une activité nouvelle et pleine d'imprévus. Je ne le regrette pas, mais je garde le meilleur souvenir des 11 années passées au Chenit, où j'ai noué de solides amitiés et trouvé la compagne de ma vie.

Orbe, mai 1976.

Paul Läng.

Deux collégiens qui n'ont pas mal tourné (1941-1945)

La guerre mondiale sévit, les vociférations du Führer crépitent dans les haut-parleurs des postes de radio. De quel côté la Suisse va-t-elle se tourner ?

Dans le Risoud, les patrouilles allemandes longent la frontière. Sur la rive droite de l'Orbe, nos troupes occupent tous les passages. L'inquiétude règne.

Puis la situation extérieure se renverse, les Alliés gagnent du terrain. La Suisse, elle, reste en danger.

Les élèves qui entrent au Collège en 1941, à l'âge de 12 ans, suivent ces événements. Plusieurs écoutent même fidèlement à la radio les chroniques hebdomadaires de René Payot, intitulées : « La situation internationale » ; ils sont informés, mais non angoissés, parce qu'ils ont le sentiment d'appartenir à un pays bien protégé et parce qu'ils ont une vie saine et calme dans une région et un Collège à leur mesure d'adolescents. Leurs activités pratiques et sportives sont intenses hors de l'école : la jeunesse participe à la culture des pommes de terre, à l'exploitation des forêts, des tourbières et un grand élan sportif souffle sur le pays.

Ainsi l'équilibre est-il assuré entre les activités physiques au grand air et le travail intellectuel du collégien.

Sa vie se déroule sur un tempo modéré, dans l'ambiance sécurisante d'une modeste localité de montagne et d'un petit collège régional. Ces conditions d'existence vont lui permettre d'être disponible pour les études qu'il entreprend.

un autre aspect révélateur des collégiens fut de bonne heure l'objet de soins attentifs : pour lutter contre la gourmandise, on établit en 1884 des **cahiers d'épargne scolaire** ; chaque élève avait le sien, et un Grand Livre relevait les comptes de l'ensemble ; le système dura plusieurs dizaines d'années.

Arrêtons-nous encore un instant sur certains détails qui pourraient passer pour minimes, mais qui furent en fait le propre de notre établissement :

Elèves externes : Il y en eut dès le début, et en grand nombre ; c'étaient presque exclusivement des Suisses-allemands (es), qui ne fréquentaient le Collège qu'une année.

Elèves forains (domiciliés hors de la Commune du Chenit) :

Pour L'Abbaye, la première fut Amélie Reymond, fille de Gustave, des Bioux (entrée en 1877).

Les premiers de la Commune du Lieu furent Frédéric Aubert, fils de Paul, et Marguerite Lecoultre, fille d'Henri, tous deux habitant Le Lieu (entrés en 1908).

Vacances : Conformément au Règlement cantonal, le Collège eut très longtemps une semaine de vacances de plus que les écoles primaires ; en 1881, elles passent de 10 à 12 semaines par année ; le Collège prenait en général 6 semaines en été et 2 en automne, alors que les classes primaires en prenaient 4 pour chaque période ; ce n'est que dès 1953 que les classes des deux ordres purent avoir exactement les mêmes vacances à l'exception encore du relâche de février, pour lequel les écoliers primaires durent attendre 1976 pour bénéficier, comme les collégiens, d'une semaine complète ; notons que jusqu'en 1942, c'était la Conférence des maîtres qui décidait de la répartition des vacances, et cela souvent très tardivement, selon

l'humeur du temps... ou des maîtres déjà météorologues !

Règlements : Ils foisonnent ; le premier (provisoire) date de 1877 et devint opérationnel en 1881.

Il y eut du reste toujours deux règlements, sinon concurrentiels, du moins simultanés : l'un étant le « général », issu du DIP, l'autre « interne », proposé par la Conférence des maîtres à la Commission scolaire, et adopté finalement en haut lieu.

De plus, ayant dû héberger en nos murs, dans leur bas âge, diverses nouvelles écoles, il a fallu périodiquement créer et faire appliquer avec plus ou moins de succès des règlements internes communs avec l'Ecole d'Horlogerie (1901-1908), l'Ecole Ménagère et les classes Primaires-supérieures (1940 - puis 1958-1961) et actuellement tout le Centre Educatif (300 élèves) coopère, pour l'extérieur, sur la base d'un « modus vivendi » assez élastique.

Equipement : Il va de soi que le luxe scolaire n'était pas de mise il y a 100 ans : la première note de Fr. 132.75, du 12 mars 1877, fut transmise par M. Bourgeois ; il avait acheté le strict nécessaire, dont la planche noire, pour une seule « chambre » ; en septembre de la même année, 10 tables neuves furent installées ; et dire que maintenant, cent ans plus tard, notre inventaire ascende à la somme de Fr. 500 000.— !

Entre temps on s'était offert tout de même deux fantaisies : en 1882 les instruments spéciaux pour une **station météorologique** (legs de M. Antoine Lecoultre).

En 1905 un **tableau d'orientation** (souscription des élèves).

Musée : Que n'a-t-on pas dit sur ce joyau de la Commune ! Existe-t-il encore de nos jours ?

C'est M. Vaudroux, pharmacien au

Même, une certaine solitude va l'inciter à s'y adonner davantage encore : ses camarades du village ne le considèrent plus tout à fait comme un des leurs, et, au Collège, les élèves venant des différentes localités gardent leurs distances, pendant les premières années au moins.

En l'absence de mass media agressives comme celles d'aujourd'hui, protégé de l'attrait excessif de loisirs collectifs trop nombreux, le collégien de 1941-45 apprécie les activités scolaires qu'on lui propose. Il en profite largement tout au long des quatre années d'études prévues au programme. Pour lui le temps du Collège est une période relativement facile et heureuse, sans problèmes trop ardues, riche en souvenirs, mais vécue dans un milieu social assez restreint et dans un établissement scolaire quelque peu replié sur lui-même.

Examens d'admission

Convoqués à une heure très matinale, les candidats commencent les examens par une dictée. Puis... attente de quelques quarts d'heures, dans la cour. Après quoi tous ceux qui n'ont pas fait trop de fautes et qui ont obtenu une bonne moyenne à l'école primaire sont admis. Avant neuf heures, ils sont de retour à la maison, victorieux ! La journée va se poursuivre à flâner entre rivière et forêts...

Entrée au Collège : première impression

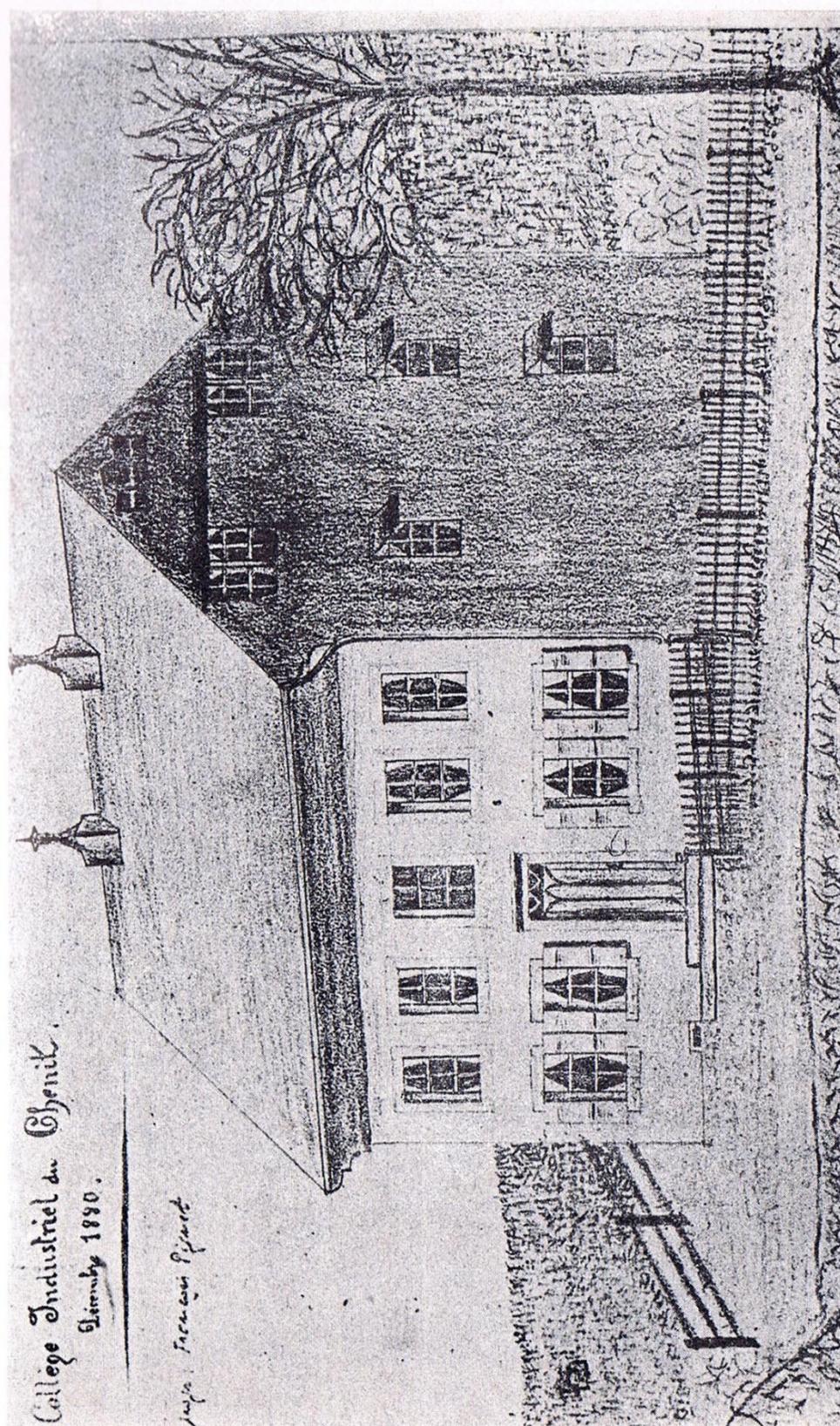
39-45 et ses mobilisations laissent peu de place aux fantaisies vestimentaires : le gris-vert domine. Pourtant les grands s'habillent en hommes. Leur première coquetterie — pantalons longs et cravate serrée — impressionnent et suscitent l'envie des « pommeaux » dont les cuisses nues craignent les rigueurs des « lunages » sur le petit mur bordant le jardin du concierge.

En quatrième

Dans ses leçons de français, Mlle A.-M. Piguet s'empresse d'améliorer la diction de ses jeunes élèves. Elle s'attaque aussitôt à la prononciation de la diphtongue « on ». Et les élèves de s'exercer à remplacer les « a...on » — avec l'accent de La Vallée — par des « on » bien fermés, à la française ! On parle, durant des heures... « de convives contents, de consommer de bons concombres ! »

Les leçons d'allemand sont agréables et détendues : on travaille en groupes et les connaissances de l'un compensent l'ignorance des autres. Ambiance de rêve ! Mais le réveil est rude quand arrive un nouveau maître, fort exigeant : M. Marc Secrétan. Grand, mince, la voix forte et les chaussures ferrées, il répand — gentiment il est vrai — une certaine terreur chez ses « petits lapins » comme il dit volontiers. Ou alors il leur fait se geler nez et pattes ! Un matin de l'hiver 41-42, le thermomètre est descendu à quelques 28 ou 30 degrés au-dessous de zéro ! En classe, 11 degrés. Décision du maître : « Il fait trop froid dans cette salle ! Allons skier ». Pauvres petits lapins ! Ils n'ont jamais eu si froid.

Le maître de mathématique veut développer le pouvoir d'abstraction de ses jeunes élèves. Aussi, n'hésite-t-il pas à faire résoudre, par une méthode arithmétique, des problèmes comme celui-ci : « J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez ; quand vous aurez l'âge que j'ai, le total de nos deux âges sera de 81 ans ».



Collège Industriel du Cherbourg.
Dessiné 1880.

Piguet

Dessin d'élève (Edouard Meylan, 1880) : la deuxième résidence du Collège ;
 propr. successifs : MM. François Piguet, François Pletscher, M^{mes} Onésime Rochat, J.-D. Meylan

Dépaysement, évasion dans le merveilleux, connaissance de personnages mythologiques extraordinaires, découverte passionnée d'une civilisation antique, c'est ce qu'apporte Mlle Suzanne Bartré lorsqu'elle raconte et fait vivre l'histoire grecque.

En troisième

Quelqu'uns de nos camarades ont quitté le Collège. D'autres, qui redoublent, nous rejoignent fort nombreux, dans la « classe du boa » : le long reptile empaillé surmonte le tableau noir et... le pupitre du maître. Le local est sombre en début de journée et la matinée est longue. Salle comble, atmosphère souvent lourde, les maîtres doivent être sur leur garde. Chacun à sa façon. M. Läng a choisi d'être exigeant. Tout élève doit savoir présenter à la classe la théorie mathématique, de mémoire ; on tremble sur les bancs du fond ! Mais on a le sentiment de s'astreindre à une discipline intellectuelle profitable. M. Baud, lui, aborde à sa façon le problème pédagogique ; il s'assied sur la table d'un élève et lit un Jules Verne : « Le voyage au centre de la Terre ». Les élèves sont sages. Ils écoutent, semble-t-il. La sonnerie retentit. La leçon de sciences est terminée.

Dans cette classe difficile à conduire, Mlle Suzanne Aubert, maîtresse de français et d'anglais, fait une profonde impression, aux plus faibles comme au plus doués. Distinguée mais simple, efficace et pourtant discrète, enthousiaste mais aussi équilibrée, Mlle Aubert sait être ferme tout en témoignant à chacun son amitié encourageante. Sa parfaite connaissance de la mentalité des jeunes Combiens est bénéfique pour beaucoup.

En deuxième

Mobilisation, service militaire, chassé-croisé de remplaçants : c'est l'occasion rêvée des affrontements, des divertissements et des diversions, des comparaisons et des jugements sommaires, des charriages aussi. Qui donc ravitaille la classe en carottes juteuses rongées minutieusement de bouche à bouche ? D'où vient cette lourde tuile qui faisait la navette de table en table pendant d'austères et ennuyeuses leçons d'allemand ?

Faut-il conjurer les mauvais sorts en ces années de guerre ? Le fait est que M. Baud nous lance, pendant les leçons de dessin technique, dans la construction d'une montgolfière baptisée PAX. Des dizaines de rouleaux de papier, aux couleurs fédérales, sont fidèlement coupés et collés. Au jour du lancement, c'est la fièvre, M. Läng, même, est présent, caméra en main. Mise à feu du système de chauffage. Espoir. Le ballon semble monter de quelques décimètres. Doute. Il se met à pencher. Déception. Il prend feu. Le messenger de paix ne partira pas. C'est un holocauste. Mais la petite fumée stagne. Le tour de magie ayant échoué, les élèves pensifs subodorent l'existence d'une loi physique sous-jacente.

En première

L'effectif a baissé, la cohésion n'est pas parfaite, mais les amitiés sont plus solides. Dans l'étude des langues, les exigences se resserrent. Les leçons d'instruction civique donnent lieu à des débats houleux, et la maîtresse remplaçante a bien du mal à dominer l'assemblée, à calmer les passions.

La course à la Seefinenfurgge est grandiose, la dégustation de crème

ments récompensés par les résultats obtenus: affluence de monde, aux deux représentations, bonne recette, tout ceci aurait pu relever la réputation du collège industriel; car il faut le dire, notre conduite en dehors des leçons n'est pas meilleure, que pendant celles-ci. Les élèves du Collège Industriel pourraient être plus honorés, plus polis sur la route. C'est bien l'action de reconquérir l'estime que le Collège avait avant notre arrivée; relevons son drapeau, afin qu'on puisse dire qu'il marche bien, qu'il est vraiment utile. Mais c'est principalement à nos élèves de seconde classe de travailler pour l'honneur de notre cher collège, nous sommes les plus nombreux, et si bien, donnons l'exemple!

Sollitt le 3 mars 1886

II^{ème} Classe

Samuel Aubert

Fac-similé d'une composition du collégien Samuel Aubert, alors âgé de 14 ans et 3 mois

au chalet de « La Coche » mémorable, comme l'arrachage des pommes de terre aux Bioux, suivi d'une fondue d'autant plus appréciée qu'elle est rare à l'époque.

L'ambiance paraît assez bonne ; les résultats sont acceptables. Mais la classe semble manquer d'un certain allant. Les maîtres s'interrogent... les élèves aussi. Aujourd'hui on parlerait peut-être de « volées qui se suivent et qui ne se ressemblent pas », de niveaux socio-culturels fort variables et d'environnement psychologique dominé par des événements extérieurs graves. Il est possible que la classe qui termine son Collège en 1945 ait peut-être été influencée par un état d'esprit trop confiant. Mais il s'est agi d'une confiance voulue en la vie, cultivée délibérément, d'une confiance à la fois utile et dangereuse, mais irréaliste aussi, et dont les élèves ont pressenti la fragilité. Au surplus, l'isolement relatif dans lequel ils ont vécu leur temps de collège explique un certain manque de motivation. Les ouvertures vers l'extérieur ont été rares, l'école a vécu pour elle-même, bien peu en contact avec la vie.

Aux promotions

Péripétie finale, la volée 41-45 se rend à la cérémonie des promotions dans un sentiment de mérite tempéré. Pourtant elle participe joyeusement au chœur final. Mais, au moment crucial, il manque les certificats : on les a... oubliés ! Le directeur se limite à la lecture de la liste des promus. Ces derniers, d'ailleurs ne s'en soucient guère ; leur temps de collège restera vivant par d'innombrables bons souvenirs et le courage ne leur manque pas pour aborder la nouvelle étape de vie qui se présente devant eux.

Payerne et Aubonne, mai 1976.

D. Reymond et P. Aubert

De 1934 à 1941

Une jeune maîtresse à marier... et mariée !

À tous ceux qui ont hanté le Collège du Chenit, la salle des maîtres et les classes, durant cette période et au-delà.

Quand j'étais à l'école, je ne connaissais la Vallée de Joux que par le manuel de géographie (Rosier, dans ce temps-là) et il m'apprenait que c'était un pays de forêts et de verts pâturages. Puis j'y suis venue, j'y ai passé quelques-unes des plus belles années de ma vie et j'ai réalisé que c'était vraiment le pays des « verts pâturages », puisque c'est ainsi que certains se sont représenté le paradis.

Mais le cœur de La Vallée reste, pour tous ceux qui ont vécu cette période avec moi, le Collège de Chez-le-Maître. Imaginez ce que pouvait représenter, pour une jeune personne rentrant d'Italie, ce Collège planté entre deux bourgs, d'allure ingrate et qu'en hiver on atteignait au petit matin blême après un quart d'heure de route glacée. Pour cette jeune personne nourrie du « grand Meaulnes » ce fut le coup de foudre. L'imagination aidant, tout devenait matière à faire de cette bâtisse sans prétention un petit monde à part, avec son

Sentier, qui fit don du premier fonds ; en 1877 : un herbier bien fourni.

En 1879, M. Louis Rochat, ancien Combier professeur à Yverdon, nous fit parvenir environ 120 coquillages, des pétrifications, des minéraux et des antiquités lacustres.

En 1886, le DIP offrit une collection de plantes médicinales.

Le tétra femelle (encore en bon état !) nous arriva en 1890.

En 1898, un maître du Collège (temporaire) pria la Municipalité de lui payer ses permis spéciaux de chasse, pêche et ornithologie, pour compléter les collections ; comme ce maître s'intéressait encore plus spécialement aux collégiennes, il fut contraint de démissionner, sans rien apporter dans nos vitrines.

En 1899, les oiseaux doivent être déjà nombreux (au Musée en tout cas !) car des factures assez élevées sont payées à M. A. Guignard, empailleur à Vers-chez-Grosjean.

Les rayons d'exposition se multiplient, enrichis qu'ils sont par des dons d'anciens collégiens fréquentant des pays lointains et aussi par des sociétés locales qui y consacrent une part des bénéfices de soirées.

En 1930, M. Samuel Aubert, qui pendant plus de 30 ans avait veillé à l'entretien du Musée, en reste le conservateur pour quelque temps, bien qu'ayant pris sa retraite de maître. Dès 1945, à la suite d'une décision de la Municipalité, « le Musée fait partie du Collège ; il est dirigé et entretenu par les maîtres », et c'est bien ce qu'ils font, selon leurs possibilités et le volume dont ils disposent au 3^e étage.

Examens : Notre établissement secondaire a toujours connu l'**examen d'admission** ; en 1876, il eut lieu le 20 novembre, devant la Commission scolaire au complet, et débuta

par la prière ; l'interrogation porta sur 10 branches, dont l'Histoire Sainte et le chant.

Dès 1877 cet examen eut lieu à la fin avril, le matin de la rentrée ; l'après-midi fut consacré aux **Promotions**, et le lendemain les classes reprenaient pour la nouvelle année scolaire ; jusqu'en 1956, les épreuves écrites d'admission étaient préparées par les maîtres de chaque collège ; c'est depuis 1957 qu'elles devinrent communes pour tout le canton, préparées par des spécialistes du CRP.

Les **examens annuels** (de fin d'année) eurent des fortunes diverses ; en 1877, le premier du genre eut lieu les 9 et 10 juillet ; pour l'oral, il y avait 10 examinateurs, dont M. l'inspecteur des collèges, qui s'endormit rapidement... « Ces Messieurs n'y connaissent rien » écrit un élève « pour les grands sujets, ils mettent de bonnes notes... pour les petits sujets, les notes sont plus basses ! »

De 1900 à 1949, ces examens furent remplacés par de grandes **répétitions trimestrielles**, écrites et orales, qui prenaient beaucoup de temps ; les travaux étaient corrigés en commun par les maîtres et des membres de la Commission scolaire ; l'examen de **Certificat** fut maintenu pour les élèves qui désiraient obtenir le papier... ce mode de faire dura environ 30 ans ; de plus, lorsque le Collège compta 4 classes, on rétablit un examen annuel à la fin de la 2^e année.

Bibliothèque : Un embryon existait en tout cas dès 1891 ; les élèves (et les maîtres) en ressentaient moins le besoin que maintenant ; de plus, ils avaient le libre accès à celles du Sentier et du Brassus. Ce n'est qu'en 1936 qu'une bibliothèque digne de ce nom fut créée et organisée par M. Paul Läng. Actuellement, nous en avons deux : une pour les élèves (dans un superbe

atmosphère particulière et ses lois propres.

Et parmi ces lois, il y avait celles de l'amitié, qui comportent la tolérance, l'indulgence, la fidélité. J'ai découvert l'amitié dans cette vieille maison. Nous étions cinq à demeure, à la salle des maîtres, avec quelques va et vient. Et nous nous entendions comme les cinq doigts de la main. Ceux qui sont encore de ce monde peuvent dire avec moi que ni le temps, ni la distance ne nous ont séparés et qu'à chaque rencontre nous retrouvons notre jeunesse.

Quel enthousiasme nous avions ! Et comme nous étions près de nos élèves ! Que de projets sont partis de la salle des maîtres, dont je garde un souvenir précis. Pierre Baud, jardinier en titre, y plantait toutes sortes de pépins et en aurait fait une orangerie. Il y régnait un petit désordre confortable qui lui donnait un air habité et on y était bien. C'est là que nous avons voulu une bibliothèque et que nous avons décidé de faire jouer la comédie à nos élèves pour alimenter le trésor. C'est de là qu'est partie l'idée de réorganiser le musée, de « dépoussiérer » le chamois et autres hôtes de ces lieux. C'est de là, aussi, penchés aux fenêtres, que nous regardions changer les saisons au fil des jeux dans la cour du Collège.

Quelques années ont ainsi passé, la vie nous a éparpillés, mais nous serons fidèles au rendez-vous de l'amitié, cet automne, pour fêter le Collège. Tous ? Hélas, non.

Deux de ceux qui hantèrent avec nous le Collège pour des périodes plus ou moins longues ne répondront pas à l'appel. En 1954, Suzanne Aubert quitta ce monde avec autant de discrétion qu'elle avait mise à y vivre, laissant ses amis désespérés, qui n'avaient jamais réalisé que cette petite personne tenait tant de place dans leur cœur. Elle

avait la grâce fragile d'une petite porcelaine de Saxe, et en même temps, une grande force intérieure. Et si elle avait « des bleus à l'âme » — la vie ne l'avait pas épargnée — elle nous faisait la grâce de n'en rien laisser paraître et j'ai encore dans l'oreille son petit rire en cascade et mon souvenir a gardé le goût de son humour. Puis, en 1959, Monsieur Warnery disparut à son tour. Ce grand seigneur, qui s'était retiré à Piguet-Dessus comme on entre en religion — ce n'est pas sans intention qu'il avait baptisé sa maison Haute-Combe — a eu sur tous ceux qui ont partagé avec moi la vie au Collège entre 1934 et 1941 une influence si profonde qu'il nous en restera toujours quelque chose. Sans le vouloir, vraiment inconsciemment, il nous a tous marqués, nous donnant le goût du beau, de l'authentique, de la fantaisie aussi et, parce qu'il nous avait ouvert sa maison et donné son amitié, il contribua à resserrer nos propres liens. Car, s'il fut notre directeur pendant quelques mois seulement, il resta notre ami pendant tout son séjour à La Vallée et jusqu'à sa mort.

Je n'ai évoqué que ceux qui nous ont quittés, et Pierre Baud, qui fut notre doyen, un doyen qui avait bien trente ans et tout le sérieux que comporte la charge ! Ceux que j'ai passés sous silence se retrouveront dans ces quelques souvenirs. Et si je n'ai rien dit de tous ceux qui furent mes élèves, nos élèves, c'est que je voudrais pouvoir les nommer tous. Si je parlais de Piu, de Ri-Da, de Lolette, que diraient tous les autres, qui se sentiraient lésés ? C'est pourquoi je leur donne rendez-vous en automne, à La Vallée, et nous essayerons ensemble de retrouver nos belles années.

Chamblon, mai 1976.

Suzanne Martin-Bartré.



Le Collège au grand complet, en 1896, soit 2 ans après l'inauguration du bâtiment

Un pur Lausannois qui s'est plu aussi chez nous (1941-1945)

En ce temps-là c'était la guerre, et les hivers se faisaient comme il se doit ; La Vallée était sous la neige. Les autos, sur leurs plots, n'écrasaient pas la route et chacun s'en venait au Collège, à ski et sans risques. Après des jours ensoleillés, le rayonnement nocturne glaçait l'air dans les nuits calmes. Au petit matin, les doigts collaient aux ferrures des volets, les narines serraient, l'air résonnait comme cloche.

Chez-le-Maître, le rempart de bois de feu s'était encore démantelé : Monsieur Depierre, au long de la nuit, avait jeté presque d'heure en heure des stères de bois dans le chauffage. Pierre Baud, tout ravi, allait lire le thermomètre dans la cabane derrière la maison — avant d'aller relever la température près de l'Orbe à la récréation : peut-être triompherait-on enfin de la Brévine avec un joli — 36°. Et dans la classe des IVe, au rez-de-chaussée, il faisait froid malgré tous les efforts, trop pour rester immobiles. Il ferait meilleur à bouger, dehors, et la leçon devenait classe de ski Derrière-la-Côte.

Les manuels de géographie enseignent que les vallées longitudinales sont sujettes à grands vents, et aussi que ces derniers provoquent des amas de neige, congères et corniches. Or le Collège était un cube au toit plat, garanti étanche. La neige s'y amoncelait et le jeu du vent y dessinait au nord une corniche superbe que le redoux et le regel ornaient de stalactites grandioses et d'une hauteur... à tenter de les dégringoler par les fenêtres du musée pour éviter des accidents. Car le long du mur nord, en des-

sous, se dressait un garage à vélos, bâti métallique recouvert de tôle ondulée. Lors, pas de vélos, mais des skis et souvent des élèves en récréation, malgré la surveillance.

Un matin de grave menace d'effondrement de la corniche, l'autorité n'ayant envoyé personne — « aide-toi, le ciel t'aidera » — nous voilà par la trappe sur le toit, un collègue de garde dans la cour. Et à grands coups de pelle pour fractionner la corniche et limiter les dégâts. Elle était trop compacte, ou mal intentionnée : dans un vacarme affreux suivi d'un rire énorme, elle partit d'un bloc écraser le garage à vélos. Enquête s'ensuivit, où l'intention louable en soi d'éviter un malheur fit passer sur la maladresse de l'exécution. Le garage fut redressé, réparé.

L'hiver suivant, la corniche se reforma, tout aussi menaçante. L'autorité dûment avisée, dépêcha sur place des spécialistes : le garage à vélos n'y résista pas. Il fallut en construire un autre, ailleurs.

Quatre hivers, quatre années hâchées de service militaire, une seule volée du bas en haut du Collège, c'est peu. C'est assez pourtant pour laisser un souvenir très lumineux et clair d'amitiés chaleureuses, d'activités captivantes, de précieuses collaborations dans une salle des maîtres de qualité exceptionnelle ; et aussi de la grande gentillesse de ceux qui — hommes et femmes aujourd'hui que je ne saurais peut-être pas reconnaître — s'appelaient alors eux-mêmes « des miteux ».

Lausanne, mai 1956.

Marc Secretan.

local récupéré sur l'ancienne buanderie du sous-sol), et une autre pour les maîtres, dans leur salle.

La première **soirée** du Collège, pimentée d'une **loterie**, se déroula en décembre 1878, à la grande salle de l'Union ; au programme : pièce de théâtre et de nombreux exercices de gymnastique ; entre autres lots, les filles avaient fabriqué de « beaux caleçons », justement pour la section de gym ; les garçons, eux, avaient confectionné 120 cartons qui renfermèrent les premiers trésors du Musée.

Par la suite, le Collège s'est toujours distingué dans ce genre d'activité, qui provoquait trop souvent du relâchement chez les élèves, et les soirées (ou matinées) durent être espacées ; les locaux requis furent multiples : salle de l'Union, salle de dessin, salle du Lion-d'Or, pour culminer à la Salle de spectacles, toujours au Sentier.

Dans le même domaine aussi, on organisa pendant bien des années la « **fête** » du Collège, qui se déroulait sur un « plan » bien vert, toute une journée ; aux jeux succédaient les discours d'envolée patriotique, surtout celui du « président des collégiens », flanqué du drapeau, coiffé de la casquette et « bandoulié » du sautoir capteur de cœurs féminins.

A propos de **casquettes**, sachez que nos premiers collégiens les attendirent plusieurs mois : le 4 mai 1877, à 9 heures, elles arrivèrent en vrac dans un gros panier introduit triomphalement dans la classe par trois camarades prétendus malades ; après les acclamations et les essais capitaux, tous les élèves, y compris les filles, demandèrent à leur « bon maître » de pouvoir les étrenner en faisant, à pied naturellement, le tour de La Vallée ; ce qu'ils firent dans l'enthousiasme avec une bonne halte à l'Hôtel de la Truite, au Pont, où ils se firent ser-

vir un copieux repas ; fait surprenant : on ne parle ni ne voit plus de ces coiffures depuis 1900, sans doute étaient-elles peu pratiques pour les rigueurs hivernales...

S'il existait une statistique cantonale sur les **courses scolaires** par siècle, le Collège du Chenit devrait arriver largement en tête, si l'on tient compte des paramètres suivants :

Nombre : presque toujours 4 par année, soit une par saison.

Durée : de 1 à 6 jours.

Km/effort : se rapprochant du marathon olympique.

Cela vient surtout du fait que notre établissement a toujours compté des chefs de course de premier ordre : des A. Bourgeois, S. Aubert, P. Läng, P. Baud, J.-P. Golay et R. Künzi furent ou sont encore des marcheurs infatigables, sachant faire cheminer des élèves tout en leur ouvrant les yeux et l'esprit ; ainsi la première grande course, des 3 classes, eut pour but Genève et se fit du 18 au 20 juillet 1878 ; des récits écrits des participantes Mélanie Meylan et Marie Capt, nous nous faisons un plaisir de vous choisir les détails suivants :

18 juillet : départ du Brassus à 3 h. du matin, à pied. Marche sans arrêt jusqu'à La Cure, par la route poussiéreuse, à une moyenne de 1 lieue à l'heure (4,5 km.)

Halte à La Cure. Départ pour La Dôle, ascension, cueillette de fleurs. Descente sur La Rippe, arrivée à Céligny vers 19 h. 30. Train Céligny-Coppet, couché à Coppet. Total : 40 km. de marche pour la journée.

19 juillet : visite du château ; en bateau de Coppet à Genève, visite de divers Musées, dîner, promenade.

Vers 20 heures : prise en charge par des parents habitant Genève (certains retournent coucher à Coppet).

Quelques souvenirs d'un ancien président de l'Association des Anciens Elèves et Amis du Collège

30 ans déjà

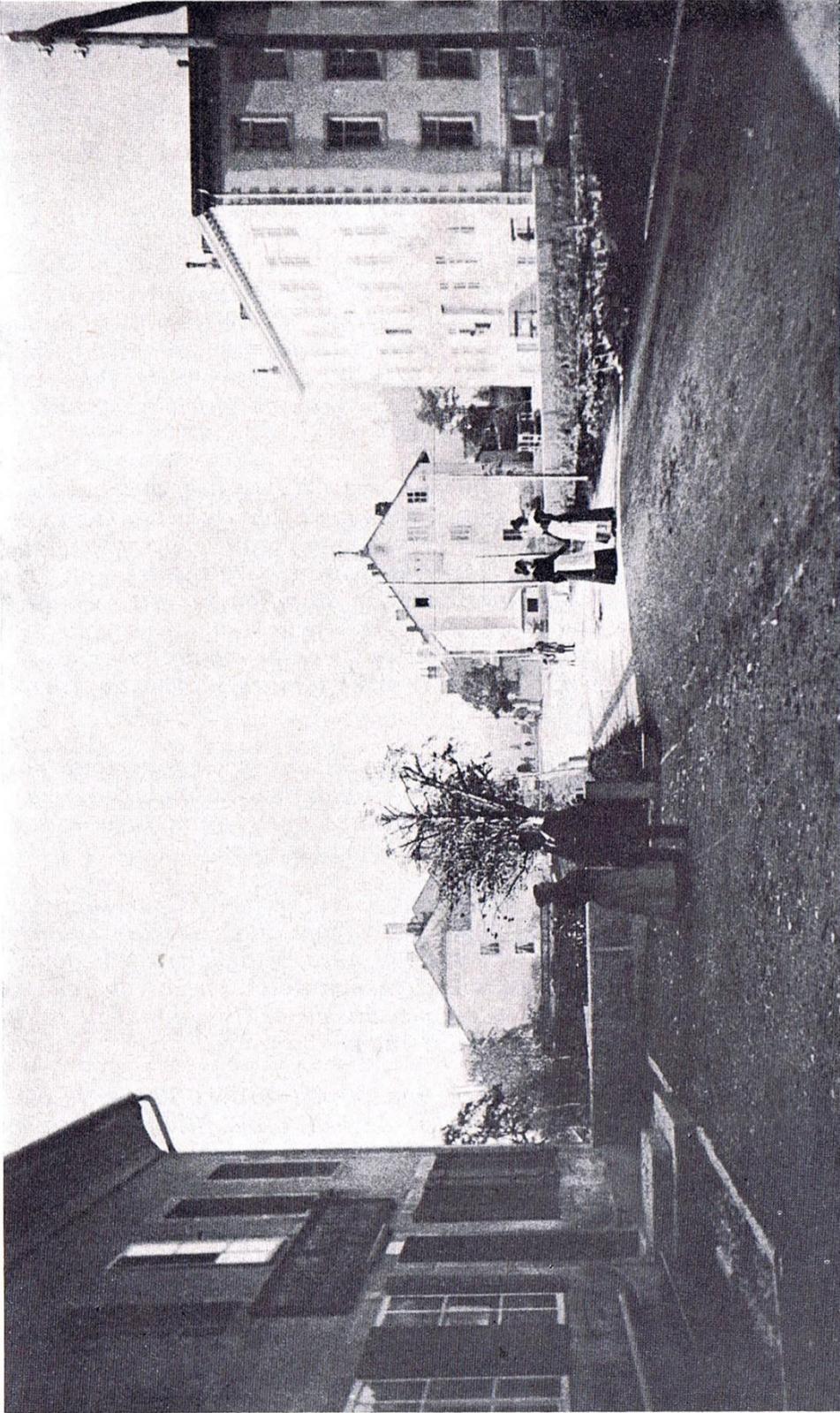
Président de l'Association des Anciens Elèves et Amis du Collège durant une dizaine d'années, tout de suite après la guerre, je me remémore avec plaisir cette époque et ne peux que répondre par l'affirmative à votre directeur qui me demande de souligner quelques faits se rapportant au Collège d'alors. Ou plus exactement aux relations unissant le Collège et l'A.E. Je ne voudrais pas dire : « J'ai fait ceci ou cela » ce qui serait exagérément prétentieux, je dirai donc « nous », car nous formions un comité très homogène, et c'est en étroite collaboration avec des professeurs très dynamiques que nous avons pu créer plusieurs choses qui ont été l'embryon de nombreuses réalisations qui aujourd'hui encore marquent la vie du Collège.

Loïn de moi l'idée de minimiser l'intérêt que les comités précédents ont porté à tout ce qui concernait la vie du Collège. Mais nous avons bénéficié d'une période spécialement favorable pour pouvoir faire quelque chose, la période d'après-guerre. Durant la période troublée de la guerre, une bonne partie des manifestations, culturelles ou autres, avaient été supprimées. En supprimant toutes celles se rapportant à la jeunesse, cela représentait déjà un certain pour-cent des suppressions ordonnées par les autorités d'alors qui avaient naturellement suffisamment d'autres soucis. Tout était donc à recréer avec l'autorisation des autorités.

La distribution des prix avait lieu modestement dans une salle du Collège. On nous autorisa à y adjoindre une petite revue montée par les professeurs. Des chants adaptés à la circonstance, où les élèves étaient les héros, bien malgré eux, leurs petits défauts étant mis en vedette. Les choses se précipitent d'année en année. La manifestation de remise des prix à la salle de dessin, puis dans la grande salle du Lion-d'Or. Ce n'est plus un samedi en fin de journée, mais un dimanche après-midi. M. P. Baud, professeur, se dépense sans compter pour la mise au point de la partie récréative ; théâtre et chants, récits de course agrémentent cette fête du Collège et en deviennent la partie principale. M. Warnery, ancien directeur, se charge de costumer tous ces jeunes acteurs, et par la suite fait don de toute une collection de costumes de théâtre.

Pour redonner de l'animation à l'activité culturelle de la région, l'A.E. fait appel à de nombreux conférenciers qui traitent des sujets les plus divers, littérature, musique, voyages, épisodes de la guerre et des camps de concentration, etc. Plusieurs de ces conférences sont déjà données l'après-midi pour les élèves, si le directeur les juge utiles à leur culture générale.

Le Collège cherche de nouveaux moyens d'intéresser les élèves. Nous lui aidons dans ce but en souscrivant un abonnement à une exposition itinérante de reproductions d'œuvres célèbres. Avec l'aide généreuse de quelques supporters, nous arrivons à acheter un appareil de projection, sans trop bousculer les finances de la caisse des A.E.



Le hameau de Chez-le-Maitre, vers 1900, avec les trois bâtiments ayant abrité le Collège

(Par un heureux hasard, le président est toujours au courant de l'état de nos finances. Le caissier ne jouissant pas d'une dentition à toute épreuve, nous avons souvent une petite séance de comité restreint entre deux coups de fraise).

Le comité des A.E. s'intéresse aussi à la reprise des courses d'école que le président accompagne parfois : Zermatt, Trient, etc. Mais la plus mémorable et probablement la première depuis la guerre fut une expédition en France, alors que la frontière était encore fermée. Le but de cette course en car était un don des élèves du Collège à leurs petits camarades français de villages dévastés de la région de Saint-Claude. Ce don consistait en cahiers, crayons, tout un matériel scolaire dont les élèves français étaient encore démunis. Pour ce matériel, des permis d'exportation de Suisse et d'importation en France étaient nécessaires. Nous pûmes les obtenir facilement par l'intermédiaire des Croix-Rouges des deux pays. Pour le visa collectif, la liste des participants était nécessaire en plusieurs exemplaires, munis de nombreux cachets et signatures.

Tout allait bien, chacun était joyeux, mais à La Cure, où nous devions passer pour un contrôle très strict, il manquait une de ces célèbres signatures, et pas la moindre, celle de la police fédérale. Que faire, fallait-il faire demi-tour ? Le chef de la Sécurité Nationale Française, que je connaissais heureusement bien, comprenant la situation me dit : « C'est tout simple, devant le mot police vous mettez « pour » et après vous signez, ainsi tout est en ordre pour nous. » Toutes les cases étaient remplies. Même dans les situations les plus strictes il y a toujours moyen de s'arranger avec un peu de bonne volonté.

Le geste des élèves du Collège fut accueilli de façon touchante par les enseignants français et autorités, sous-préfet de St-Claude en tête. Les chants ne manquèrent pas de part et d'autre. « Oh ! Mon Jura »... sous la direction de M. P. Baud fut tout spécialement applaudi.

Sur le chemin du retour, nous avons été reçus à Champagnole par l'épouse d'un général qui possédait des vignes dans le Roussillon. Elle éteignait généreusement la soif de chacun avec ce délicieux vin doux. Les adultes présents, professeurs et autres responsables, eurent quelque peine à persuader les élèves que ce n'était pas du sirop. Ils chantaient toujours « Oh ! Mon Jura »... mais c'était moins juste.

Les cars étant poussifs, la rentrée fut un peu tardive. Plusieurs parents commençaient à s'inquiéter sur le sort de leur progéniture se trouvant à l'étranger. Ceux qui y participèrent se souviennent certainement de cette expédition, car c'en était une.

C'était il y a 30 ans... L'histoire du Collège continue, celle de l'Association des Anciens Elèves et Amis du Collège aussi. Qu'elles restent complémentaires l'une de l'autre et bien vivantes. Ce sont les vœux du comité des A.E. de cette époque.

Le Sentier, le 27 avril 1976.

Vincent Golay.

20 juillet : visite de la ville : surtout les extérieurs, le marché, etc.
15 h. 30 : départ en bateau.

17 h. 15 : arrivée à Rolle, départ immédiat.

23 h. 30 : passage au Marchairuz, arrêt.

Vers 2 h. 30, chaque élève est « sain et sauf dans sa demeure ». Les conteuses ne nous disent pas si la matinée fut chômée !

Pendant longtemps, le Collège fit toutes ses courses « en corps », soit en moyenne 65 élèves accompagnés de plusieurs parents ; dès 1937, la grande course d'été fut réservée aux deux classes terminales, subsidiée par le Fonds Bourgeois.

Concernant les **locaux**, nous avons déjà mentionné que l'Ecole Industrielle débuta fort modestement dans une chambre ; elle se trouvait dans le bâtiment de M. Jules Nicole-Amaron (actuellement boulangerie Rumley), qui comptait alors un troisième étage incendié vers 1885 ; puis, ayant besoin de plus d'espace, elle transféra sa raison sociale, en 1877, dans la maison de M. François Piguet, actuellement propriété de Mme J.-D. Meylan (à la suite de M. François Pletscher et de Mme Onésime Rochat) ; ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'aspect extérieur de cette maison n'a pour ainsi dire pas changé depuis cent ans (cf. des- sin d'élève).

« Ces locaux étaient exigus, bas, mal éclairés ; j'ai passé mes trois années dans une chambre du pignon, à pans brisés, où nous étions 26 élèves ; les escaliers de bois en ont vu de rudes ; quels assauts n'ont-ils pas subis, les pauvres, quand la gent écolière se précipitait du haut en bas » ! relate M. Samuel Aubert ; « il y avait 4 pièces, dont la plus belle, l'ancien salon, était appelée «cabinet de physique».

Après avoir émigré provisoirement, en 1893, chez M. C. Piguet

(maison située en face du garage actuel, incendiée en 1898) le Collège put enfin être logé dans son **propre bâtiment**, inauguré pompeusement le **1er novembre 1894** : deux cortèges (l'un venant du Sentier, l'autre formé au Brassus), discours fleuves, banquet soigné à Fr. 3.50.

Cette construction de Fr. 69 000.—, ainsi que l'existence même de l'institution, avaient fait couler beaucoup de salive et d'encre dès la fin de 1892 ; les séances du Conseil communal en étaient houleuses, les colonnes de la « Feuille d'Avis » en étaient noires ; le contenant et le contenu furent sauvés de quadrupart :

1. Par l'attitude résolue de M. John-César Piguet, qui proclama bien haut la « **nécessité du Collège** et de sa **mission de paix et de conciliation** » (entre les villages, bien entendu !)

2. Par les articles victorieux de « **quelques compères ouvriers** » intitulés « **Par l'instruction à la Liberté** », l'emportant de haute lutte sur ceux signés d'un ancien municipal obtus.

3. Par l'enthousiasme cascadeur des **gens de Chez-le-Maitre**, « qui offrent le terrain gratuitement à la Commune, ainsi qu'un droit de propriété à la fontaine de ce hameau » (à l'ouïe de cette offre, les conseillers communaux se levèrent pour les remercier).

4. Par l'assurance donnée aux citoyens que le bâtiment devait aussi être prévu pour être **complété par une future Ecole professionnelle**.

Cette subséquence de l'Ecole d'Horlogerie était déjà l'idée-clef des promoteurs du Collège, et elle allait faire lentement du chemin :

En 1883, M. Ganty (instituteur au Collège), mandaté par la Commission scolaire, va suivre pendant ses vacances des cours à l'Ecole d'Hor-

Le point de vue du dernier Directeur « civil »

1943-1949, dernière étape d'une direction du Collège remise à un citoyen pris en dehors du corps enseignant. « Direction » était un bien grand mot pour désigner une fonction modeste et embarrassante, servant de tampon entre le gouvernement communal, les professeurs, les parents des élèves, les concierges du bâtiment et l'école ménagère, dispensatrice de bruit dans les corridors pendant les heures de cours ! Que l'on imagine un forestier tout occupé de conservation de la nature et d'économie du bois soudainement placé dans un environnement totalement étranger pour lui, dans une ambiance agitée par la confrontation des théories et des moyens pratiques propres à éduquer et à éveiller l'intérêt d'une jeunesse turbulente. Il eut donc pour le moins quelque mal à s'adapter. Tout en s'efforçant de comprendre les problèmes et d'émettre des avis apparemment raisonnables, il commit des maladresses qui suscitèrent de vertes réactions chez les maîtres.

Espérant pouvoir concilier les observations un peu méfiantes des conseillers municipaux et les conceptions professorales qui se voulaient émancipées des servitudes de l'école primaire, il endossait des critiques avec le plus de patience possible. Ses visites au Collège étaient irrégulières, du fait de son travail et cela n'arrangeait pas les choses. Nombre de questions mineures à régler sur le champ demeuraient en suspens et causaient par là de l'irritation de divers côtés. Les classes s'agrandissaient peu à peu et devenaient plus remuantes aussi. Le temps de guerre et la fréquence des changements de maîtres provoquaient un certain énervement des esprits. Les professeurs supportaient

peu volontiers la surveillance de l'autorité municipale au travers d'un homme jugé par trop ignorant des grands principes couronnant l'enseignement secondaire.

En un mot, le climat de la salle des maîtres révélait clairement que pour être conduit avec efficacité, le Collège avait besoin d'une présence permanente dans la personne d'un des professeurs qui accepterait la charge de directeur et déterminerait avec précision le rôle et les prérogatives de chacun.

Il fallut un certain temps pour en convaincre la Municipalité et la Commission scolaire, tant était vivace le conservatisme « combier ». Mais, la bonne solution une fois trouvée et le concours de circonstances favorables saisi, le forestier fut heureux de remettre son mandat en mains fermes.

Ces quelques lignes laissent deviner une période parfois mouvementée et fortement marquée de la personnalité hors cadre de plusieurs professeurs. Les moments agréables et les entretiens empreints de bonne entente furent naturellement nombreux aussi.

Les meilleurs souvenirs, auxquels la pensée se reporte avec plaisir, sont ceux des courses d'été pleines d'imprévus, des expositions de travaux de concours, et surtout ceux des soirées de fin d'année agrémentées de chants, de scènes théâtrales pétillantes, inspirées par le professeur Pierre Baud, et de projections de vues charmantes persuadant chacun que La Vallée est le plus beau des pays.

Colombier, le 20 mars 1976.

Pierre Borel.



La classe 2, sous la passerelle, en 1913

Un maître « étranger assimilé » se souvient (1957-1971)

« Le Collège du Chenit est situé dans le gros village industriel du Sentier... La Vallée de Joux se trouve dans le Jura, à environ 1000 m. d'altitude... Le climat y est salubre, mais rude... » C'est dans ces termes que le D.I.P. (Département de l'instruction publique et des cultes) répondit à mon offre de service lorsque, jeune licencié ès lettres et après une courte période d'enseignement en France, je décidai d'enseigner dans le canton de Vaud.

Une inspection préalable des lieux — qui ressemblait plutôt à une petite expédition — eut pourtant un résultat positif (le lac de Joux y était pour quelque chose !) : j'acceptais d'enseigner pour une année scolaire, à titre temporaire. Or, cette fois, le provisoire a duré. Ce 23 avril 1957 personne, moi-même en tout dernier, n'aurait imaginé que ce provisoire durerait 14 ans !

Il serait difficile de dire, rétrospectivement, pourquoi ce petit « Collège industriel » (sic !) de Chez-le-Maître a pu accaparer une demi-carrière, la meilleure moitié de ma vie d'enseignant ! Ce qui compte, après tout, c'est le fait, éloquent par lui-même. Il en est de même de cette autre constatation : à mon départ, en 1971, j'étais, de toute la salle des maîtres et à la seule exception du directeur, le vétéran pour les années de service dans notre Collège maintenant centenaire.

Est-il besoin de signaler les avantages d'un petit collège de six classes seulement ? Le maître connaît personnellement chaque élève. En

outre, la diversité des intelligences et des aptitudes où, dans une même classe, différentes sections sont réunies, permet au maître d'ouvrir l'éventail des notes au maximum. Ou encore la possibilité de faire des courses scolaires groupant l'ensemble des élèves du Collège. Variété et richesse des manifestations culturelles et sportives, courses innombrables et inoubliables, aussi entre collègues !

De nombreux collégiens se souviendront de notre G.B.J. (Groupe biblique junior, section cadette des Groupes bibliques universitaires) destiné aux élèves de 3e à 6e : nos séances de discussions et d'études bibliques à la salle de dessin, avec pique-niques mémorables entre midi et deux heures ! Les causeries des conférenciers les plus divers, les week-ends du G.B.J. — avec participants de collèges de toute la Suisse romande — au château de Vaumarcus ! Plus d'un en aura retiré autre chose que de simples souvenirs : une aide pour la conduite de la vie et, pour certains, la foi.

Au moment où le Collège du Chenit fête son centenaire, je suis fier de constater que 14 ans constituent toute de même du 14 % ! C'est, exprimé en termes d'économie, un placement intéressant. Puisse-t-il l'avoir été aussi du point de vue pédagogique, culturel et surtout humain !

Yverdon, le 27 avril 1976.

Jean Fischbach.



1930, sur le perron de l'Ecole d'Horlogerie

En marge d'un anniversaire

Centenaire, le Collège du Chenit ? Je le veux bien, quoiqu'il semble rajeunir avec les années : les souvenirs que l'on me demande de retracer n'ont rien d'antique et le jubilaire se porte mieux que jamais, Dieu merci ! Au reste, ma tâche n'est pas aisée : tout est si proche encore, et je n'aurai pas l'avantage, comme ceux qui me précèdent, de parler des disparus...

Les temps héroïques d'avant 1914, ou les années 30 (celles de Samuel Aubert et d'Auguste Piguet) ne demandent qu'à revivre dans le cadre d'une chronique pleine de poésie, et qui rappelle les contes glorieux de notre enfance. Mais que dire, que raconter de cette existence quotidienne, aux innombrables péripéties, vécue dans une constante familiarité avec le Collège, son Directeur et ses maîtres, sa foule turbulente de collégiens de tous âges et de tout poil ? Me faut-il adopter un ton de circonstance, et considérer avec mélancolie les efforts d'hier, les échecs ou les succès, l'ouvrage toujours remis sur le métier ? Qu'on me permette, plus simplement, de retracer, au fil de la plume, quelques épisodes d'une carrière riche en souvenirs heureux.

Désigné pour assurer, à titre temporaire, l'enseignement du français, de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, du dessin... et éventuellement d'autres branches (la formule officielle de notre Département vaudois témoigne d'un optimisme réjouissant), je me présentai par un beau matin de mars devant la porte du bureau directorial. De l'appréhension ? Sans nul doute, en dépit de ce que pensent tant de jeunes écoliers, persuadés qu'eux seuls connaissent les affres de l'examen. J'avais mes raisons : une directrice lausannoise ne m'avait-elle pas, lors d'un précédent stage, interrogé à brûle-pourpoint sur l'ordre d'entrée des cantons suisses dans la Confédération... Quelle colle allait donc me poser ce nouveau Directeur, dont je ne connaissais que la voix, vive et chaleureuse, un brin autoritaire ?

En fait, je n'allais pas tarder à l'apprendre, mon futur patron n'estimait pas que l'essentiel, pour un maître secondaire fût l'étendue de son savoir. Connaissant d'expérience La Vallée, et ses collégiens, il ne songeait guère à engager d'éventuels savants ou docteurs : personnages très respectables sans doute, mais qui supportent souvent mal tant les neiges précoces de la montagne (l'un nous quitta au bout d'une semaine d'enseignement, parce que sa voiture était demeurée prise dans une congère), que la monotonie de l'école ou les inévitables frasques des écoliers.

Mais n'anticipons pas : j'avais pressé sur le bouton fatal, un avis lumineux m'avait invité à entrer et le destin me poussait malicieusement dans le dos. J'ouvris la porte, sans trembler, et attendis la suite. Le bureau, minuscule mais accueillant, me parut celui d'un homme fort occupé ; toutefois, la présence, au milieu des enveloppes administratives, des piles de cahiers et de livres, d'une photo de fillette souriante et bouclée ne laissa pas de me surprendre ; j'en conclus que Monsieur Schaer (ce cher Etienne, pour ses amis, et il n'en manque pas) aimait les enfants, savait oublier ses soucis professionnels et ne craignait pas exagérément le désordre... Signes d'excellent augure, que les années ultérieures ne devaient pas démentir. Quelques instants plus tard, en conclusion d'un bref entre-

logerie du Locle : dessin et mécanique spécialement ; il en revient bien instruit, et donne lui-même des cours en la matière aux jeunes gens du Chenit, dès 1884 ; aussitôt les espoirs de fonder bientôt une Ecole d'Horlogerie faisant suite au Collège se concrétisent, surtout que des subsides fédéraux et cantonaux sont promis comme carotte alléchante...

Mais il fallut déchanter : les documents sont muets, les années passent quand brusquement on apprend que le 24 octobre 1900, six membres sont nommés au comité de surveillance, dont M. Henri Galley, et voilà que la Conférence des maîtres du Collège, en novembre 1901, se plaint de l'intrusion d'un corps étranger en suspens : « La vie est impossible au Collège, les élèves horlogers font du bruit dans les escaliers, commettent des dégâts dans l'atelier de menuiserie ; plainte sera déposée auprès de M. Lecoultre, Directeur ».

D'après ce procès-verbal, nous voyons simplement et sympathiquement aujourd'hui que l'Ecole d'Horlogerie venait d'être fondée (1er juin), et ce n'était pas trop tôt ; bien sûr, pendant quelque temps, la Commune pensa qu'il serait possible de conjuguer, de mettre sous le même toit ces deux ordres d'enseignement et de formation (dès 1903, M. Samuel Aubert donna des leçons de mathématiques à l'Ecole d'Horlogerie) ; plusieurs salles du Collège, dont la salle de dessin, avec établis, furent mises à disposition, mais au bout de 2 ou 3 ans déjà, on se rendit compte que cette double affectation de plusieurs locaux, entraînant une réglementation boîteuse pour des degrés d'âge si différents, ne pouvait perdurer : le 26 septembre 1908, l'Ecole d'Horlogerie inaugurerait son propre bâtiment.

Entre temps, c'est-à-dire en 1901, le Collège s'était fait construire une

annexe qui, au rez-de-chaussée, emmagasinait le bois, et au premier étage servait d'atelier aux travaux manuels sur bois ; en 1910 ces travaux manuels se convertirent en simple cartonnage et émigrèrent au Musée pour la bonne raison suivante : le maître de gymnastique s'apercevait de plus en plus que les plafonds de ses 2 salles de gymnastique (dans le sous-sol) étaient si bas qu'ils rendaient impossible la pratique des engins... alors, seigneurial comme pouvaient se le permettre les gymnastes de l'époque, il « annexa » le 1er étage d'à-côté ; quant aux deux salles basses, elles servirent pendant quelques années de préaux couverts par mauvais temps.

Participation : Mars 1976 : Un projet de loi sur la participation de l'ouvrier à la marche de l'entreprise en général, mal présenté par les milieux syndicalistes, est largement rejeté par le peuple et les cantons suisses.

Novembre 1876 : M. Bourgeois, en créant son Ecole Industrielle, a des idées très avancées, sinon élyséennes, sur l'« intéressement » des collégiens à leur « chose » ; dès les premiers mois, il les fait tenir au net des registres de toutes sortes, des albums de dessin et de souvenirs ; il institue des débats sur des sujets variés ; finalement son système pédagogique se concrétise sous une forme révolutionnaire pour l'époque :

Le 19 juin 1879, une assemblée se choisit un bureau électoral, représentatif des 3 classes ; le 22 juin, ce bureau élit un Comité directeur comprenant : un président (Gabriel Nicole, futur ingénieur aux Forces de Joux), une vice-présidente (Valentine Golay), un secrétaire, un archiviste et 3 membres adjoints ; ainsi se trouva fondée la « **Société des Elèves du Collège** », qui va manifester une activité débordante pen-

lien, je voyais mon engagement confirmé : muni de toutes les recommandations d'usage, je promis vertueusement de faire de mon mieux. Ai-je tenu parole ? Le diable seul, après mon Directeur, pourrait le dire.

Une jolie neige d'avril tombait, en flocons serrés, dans la cour du Collège, le jour où je fis mes débuts en 6e classe, devant une bande de potaches sympathiques, curieusement attentifs et silencieux : deuxième épreuve pour le novice que j'étais, et qui devait se répéter chaque année, à chaque nouvelle volée de visages inconnus, indifférents ou moqueurs, parfois vaguement hostiles. Au terme de cette première leçon, mes examinateurs juvéniles décidèrent que leur nouveau maître parlait bien mais trop (le bien servit à faire passer le trop) ; on voulut bien m'accorder, sous bénéfice d'inventaire, une confiance indulgente et me pardonner d'avoir remplacé M. Gaston Chabloz, hautement apprécié pour son originalité et son franc-parler.

Puis le temps se remit en marche, les jours commencèrent à s'écouler, sans heurt, l'un poussant l'autre, dans cette ambiance immuable de régularité et de sécurité qui fait le charme paisible de la vie de collège.

Que mes collègues me pardonnent ! Je n'ai encore rien dit du corps enseignant. Certains prétendent (il y aura toujours des mauvaises langues) qu'une salle des maîtres ressemble fort à un panier de crabes. La vérité est bien différente, certes, et ma mémoire garde le souvenir d'une atmosphère collégiale empreinte de cordialité et d'estime réciproque. Mais on ne peut nier que la plupart des enseignants ont une conception très nuancée de l'esprit collégial, et donnent volontiers à leurs discussions l'éclat et la vivacité que justifie la gravité des problèmes débattus. Ces affrontements, souvent pittoresques d'ailleurs, n'empêchaient nullement la concorde et l'harmonie de régner à la salle des maîtres, pour le plus grand bien du Collège et de ses élèves.

Férés de leur discipline d'élection et fermement décidés à transmettre ses rudiments à leurs jeunes émules, les maîtres du Collège sont presque tous attachés à quelque hobby plus intime et plus secret, étude des langues celtiques, pêche à la ligne, basketball féminin, activités musicales ou gastronomiques, etc., qui leur vaut l'admiration sincères des collégiens. Maîtres aimés et appréciés, en dépit de ce qu'ils croient parfois, critiqués en toute innocence par leurs élèves (comment supporter, autrement, neuf années de scolarité obligatoire ?) et beaucoup moins innocemment par les parents de ces chers petits, dont les reproches sont en général inversement proportionnels à la réussite de leurs rejetons.

Maîtres dévoués, optimistes et pleins d'entrain au début de l'année (scolaire) ; épuisés, découragés, révoltés ou résignés à la fin du semestre, quand les chiffres rouges viennent s'additionner dans les colonnes blanches des carnets verts ! Mais un sentiment profond de solidarité dans le malheur et la conscience du devoir accompli nous permettaient, à chaque cérémonie de promotions, de subir en toute sérénité les regards de la foule, les chœurs d'ensemble et les rapports des autorités scolaires. Les grandes vacances n'étaient pas loin : à peine troublés par la litanie traditionnelle du palmarès, nous rêvions déjà, dans la pénombre de l'église recueillie, de soleil et de plages, de loisirs infinis, de voyages à l'aventure ou de nuits féeriques.



Forme de lunage d'époque

Dessin de J.-Philippe Berney (Brassus)

Mais il n'y a pas de vacances, ni de Collège, sans examens ! Et le maître qui a participé, six années durant, à ces grandes manœuvres (où abondent problèmes insolubles, révisions encyclopédiques et questions perverses) ne peut s'empêcher de méditer à leur sujet. Rite d'initiation, comparable à ceux que subissent les jeunes Papous, steeple-charge réservé aux pur-sang d'école (ou aux cancre, dont certains se sentent stimulés par cet exercice inhabituel), formalité solennelle et parfois divertissante qui anime le printemps de nos collèves... personne ne sait au juste ce que représentent les examens du Certificat. Ceux de ma jeunesse m'avaient paru presque irréels, période empreinte d'une liberté jusque là inconnue, à la limite d'un passé déjà révolu et d'un futur qui n'avait pas encore commencé.

J'ignorais alors combien l'examen lui-même (et non pas ses résultats chiffrés) peut révéler tout entier le candidat, contraint de conquérir de haute lutte sa libération définitive : désinvolture ou sérieux, assurance ou timidité, science éprouvée, ignorance à peine dissimulée, logique, bon sens, imagination, séduction quelquefois... la fin justifie les moyens, et tous les coups sont permis, puisque le fameux Certificat est au bout. Il faut faire feu des quatre fers et montrer de quoi l'on est capable. Beaucoup de nos collégiens, à peine adolescents trois mois plus tôt, se sont révélés, durant ces semaines terminales de juin, comme des jeunes déjà mûrs, aux réflexes sûrs, à la personnalité originale : les archives du Collège en fourniraient la preuve, qui conservent au fond d'une armoire poussiéreuse des compositions savoureuses, graves ou humoristiques, parfois pétrées de talent.

Examens tout scolaires, certes, que ces épreuves de Certificat, mais souvent ressentis comme un premier contact authentique avec le monde extérieur et l'univers des adultes, et qui offraient à nos élèves, en guise d'ultime récompense, la satisfaction périlleuse et provisoire de s'installer derrière le pupitre du maître, pour considérer de haut les experts assis sur les bancs des écoliers. Qu'avaient-ils reçu, appris, compris ? Etaient-ils prêts à affronter les difficultés de leurs études futures, et surtout celles de la vie ? Qu'allaient-ils faire, demain, de ce petit capital que nous avions essayé de leur transmettre, non sans pédanterie ni maladresse ? Questions sans réponse, et qui sont le lot de tous les maîtres d'école, si vite quittés par leurs élèves, rarement oubliés cependant de ceux-là même à qui l'école semblait une prison.

Certains collégiens, il est vrai n'attendent pas la fin de leur scolarité pour dévoiler leur nature profonde. Les grandes courses n'ont pas été inventées pour rien : c'est l'occasion, durant trois jours passés en montagne, au cours d'une baignade ou d'un voyage de découverte, de révéler le talent caché ou de dire, enfin, ouvertement ce que l'on pense. D'ailleurs, une fois franchie l'enceinte du Collège, les maîtres ne sont-ils pas des pékins comme les autres, et qui ne savent même pas danser convenablement le rock ? Je l'avoue volontiers, quelques-uns de mes souvenirs les plus pittoresques remontent à l'une ou l'autre de ces excursions, souvent agrémentées d'incidents drôlatiques, et quelquefois éthyliques... Mais, chut, la décence et le secret professionnel m'interdisent d'en raconter davantage.

dant environ 20 ans ; les protocoles que nous avons sous les yeux en témoignent : **Achats** faits par les élèves, grâce aux amendes qu'ils s'infligeaient entre eux, et aux loteries : une cloche, des flacons pour la chimie, un harmonium pour le chant du culte et la musique, un abonnement à la Bibliothèque cantonale, une carte du canton de Vaud, un reck, etc.

Organisation des courses, soirées, loteries, funérailles de camarades, etc.

Discussions déterminantes avec les maîtres sur le règlement interne du Collège, le choix d'une méthode d'enseignement de l'allemand, la tenue des collégiens (blouse blanche avec ceinture pour les garçons, nœud vert au chapeau des filles), la participation des parents, etc.

Ces futurs citoyens, y compris les demoiselles qui jouaient bien le jeu, soucieux d'éviter des dépenses à la Commune, allèrent même jusqu'à payer la moitié du traitement de la maîtresse de couture (que la Municipalité ne voulait pas engager), ainsi qu'une bonne part des frais de conciergerie...

Dernière audace : plusieurs filles eurent l'honneur de présider le Comité de direction, et la première en date fut Valentine Golay (automne 1879).

Devant ces faits, nous n'hésitons pas à dire que la découverte des 3 registres de cette société modèle fut pour nous la plus belle récompense pour les centaines d'heures, parfois assez ingrates, que nous

avons passées à mijoter, puis à vous servir ce modeste plat historique du Centenaire.

Mais en fait, ce « plat » est-il à votre convenance de lecteur ? Arrivera-t-on jamais au dessert ou au pousse-café ?

Nous admettons volontiers, en apprenti-historien obligé, que cette première partie de la plaquette a pris une ampleur qui nous laisse nous-même dubitatif... mais en regardant le fond de la question, vous conviendrez assez vite que ce gonflement prématuré du ballon du Collège est logique dans les faits ; en effet, après avoir lutté près de quarante ans pour obtenir son droit de cité, l'institution, dès la création de la 4e classe (1910), n'aura plus qu'à rouler sur sa lancée, en amassant les mousses et les épines de son lot ; car c'est bien cela : notre Collège Industriel de 3 années, quelle que fût la valeur de ses maîtres et de ses élèves, faisait figure de parent pauvre dans le concert de ses frères des grandes agglomérations ; la Municipalité du Chenit, en décidant de lui adjoindre une nouvelle classe, allait le doter d'une structure presque normale, le rapprochant d'une encablure seulement du phare qu'était le « Scienti » de Lausanne ; c'est pour cela que, dans la suite du menu, nous nous bornons à vous présenter, dans l'ordre du service chronologique, les mets que nous convia à ingurgiter peu à peu le chef de la gastronomie cantonale, quitte à vous distraire par quelques spécialités du crû.

L'une des plus mémorables, qui nous avait conduits jusque dans la vallée du Rhin, à Bâle et dans les vignobles alsaciens, avait bien failli s'achever par un drame. Une rapide baignade à la piscine de Mon-Repos devait, sur le chemin du retour, rafraîchir notre équipe en effaçant, dans la mesure du possible, les séquelles trop visibles de deux nuits passablement écourtées. En moins de trois minutes, toute la bande était à l'eau et chacun, parmi les rires et les cris, ne songeait qu'à profiter de cette pause bienvenue. Soudain — j'en frémis encore aujourd'hui — des appels horribles me signalent un corps flottant de façon suspecte entre deux eaux, et qui ressemblait, à n'en pas douter, à l'un de nos garçons. Effets conjugués, probablement, des nuits blanches, des sandwiches maternels et du Tokay de Riquewihr ! Le temps de constater que le noyé ne se payait nullement notre tête, de l'arracher, non sans peine, à l'élément liquide et de le transporter à l'infirmerie, enfin de le ramener à lui... nous en fûmes quittes (lui aussi) pour un quart d'heure d'émotion. L'intéressé et ses camarades, n'ont sans doute pas oublié ces minutes désagréables. Ils se souviennent aussi, peut-être, d'autres instants moins dramatiques, au cours desquels se sont formés des liens que le temps ne saurait défaire. Moments trop rares durant les années de collège, moments où s'inscrivent tant d'expériences neuves, de découvertes imprévues, d'échanges spontanés, moments privilégiés qui rachètent d'un seul coup les longues journées monotones : l'école, pour une fois réconciliée avec la vie, se dépouille de ses masques et de ses oripeaux, de sa routine et de son sérieux, pour rejoindre, avec quel profit, la nature, le rêve ou l'aventure.

Seriez-vous donc, me dira peut-être quelque lecteur avisé, du parti de la réforme ? De cette réforme dont on nous parle depuis si longtemps, et qui ne se réalise jamais ? De cette réforme qui promet à tous la réussite et le bonheur (pour demain) mais divise passionnément l'opinion vaudoise (aujourd'hui). Avez-vous choisi d'y croire ? Utopiste, démagogue, irresponsable, voilà quelques-uns des compliments les plus flatteurs de vos amis. Si, au contraire, vous demeurez sceptique, la couleur des épithètes change, mais le ton n'est guère plus aimable : capitaliste, réactionnaire, bourreau d'enfant... Quant au Combier, qui se tait volontiers et n'en pense pas moins, il tient l'évolution pour nécessaire mais ne goûte la nouveauté qu'avec circonspection et se méfie des révolutionnaires : c'est dire qu'il observe avec réserve cette réforme qui ressemble tellement à une révolution.

Conservatisme ? Prudence ? Sagesse ? Sans doute un peu des trois. Et la conviction bien enracinée, de plus, que les changements annoncés ne feront que compliquer le problème au lieu de lui apporter une solution. Pourquoi réformer, quand il est si simple de rénover et d'améliorer ce qui a fait ses preuves depuis si longtemps ? On l'a bien vu, voici quelques années, lorsque l'idée d'un nouveau collège s'est mise à circuler sur les deux rives de l'Orbe. Le corps enseignant, persuadé que l'outil fait un peu l'ouvrier, demandait un beau bâtiment tout neuf, fonctionnel, rationnel, moderne, tout verre et tout béton : salles polyvalentes, parois mobiles, portes coulissantes, mini-bar à la salle des maîtres, vestiaires à pantoufles pour les collégiens et télévision couleur pour le Directeur... Hélas ! Les autorités et le Conseil, unanimes à juger subversifs ces projets futuristes et coûteux, en ont décidé autrement et préféré rajeunir les locaux de 1894 : victoire toute démocratique sur les sociologues, psychologues et

Dès 1910: Le Collège sur sa lancée

Chronologie concentrée

1910 — Création de la **4e classe** (appelée d'abord « classe préparatoire »). Premier poste de **maîtresse secondaire**.

4 candidates, toutes diplômées du Gymnase de jeunes filles de Lausanne ; examen sévère ; finalement seule Mlle Yvonne Capt se présente... et est nommée ; dès 1916, elle payera elle-même sa remplaçante pour la **couture** qui n'est pas son fort !

La petite classe du 2e étage, libérée par l'Ecole d'Horlogerie devient la **1re classe** (6e actuelle).

L'algèbre et la **littérature générale** deviennent obligatoires pour les filles de 1re classe.

1912 — **Précurseur** : Un collégien du Crêt-Meylan a jeté une poignée de sable sur « un » **automobile** en s'en retournant de l'école ; il sera sévèrement puni : Citation en Commission scolaire - Retenue au Collège - Privation de la grande course - Menace d'expulsion.

1914 — **Guerre** : aucun des 3 maîtres principaux n'est mobilisé.

1916 — Le premier prix de **Promotions** est offert par M. Meylan-Marschall.

1917 — Le DIP s'occupe déjà de l'Orientation professionnelle. Le **mercredi après-midi** devient libre.

L'assurance-maladie infantile est introduite.

1918 — La **grippe espagnole** prolonge les vacances.

1919 — Les maîtres proposent la création d'un **Fonds Bourgeois** (de course).

1921 — Première **visite dentaire** obligatoire (LVT) ; la Commune offre 260 brosses à dents aux enfants des familles peu aisées.

1922 — Plusieurs séances de **cinéma** sont refusées : les « lanternes » actuelles sont bien suffisantes !

1923 — Le **Fonds Bourgeois** est adopté par le Conseil communal ; fonds initial : Fr. 4000.— souscrits par d'anciens collégiens. Roulement : Fr. 5.— par année et par collégien (ce chiffre sera maintenu jusqu'à maintenant, où l'état du fonds ascende à Fr. 27 000.—).

La Commune souscrit une **assurance collective accidents** : Fr. 45.— par an pour 650 élèves du Chenit.

Plusieurs séances de **cinéma scolaire** ont lieu, dans les temples.

1924 — Une seule heure de **religion** est donnée au Collège, en 4e classe ; chez les grands élèves, elle est remplacée par la **morale**.

autres pédagogues, affront courtois mais déterminé aux technocrates experts du GRETI, du CREPS et du CROCS ! Mais il faut préciser : on a jeté par-dessus bord les vieux pupitres et les bancs 1900 (qui eussent mérité d'achever leur studieuse existence dans le cadre approprié du Musée régional), puis agrandi l'auditoire de chimie (qui résiste désormais à toute explosion imprévue ou concertée), rafraîchi la salle de conférence et le bureau directorial, insonorisé les corridors, aménagé une salle polyvalente au premier, une bibliothèque fonctionnelle au sous-sol, une aula mi-robotante et suffisamment vaste pour accueillir le Conseil communal au grand complet... Que voulez-vous de plus ?

Alors ? Alors, on le voit bien, La Vallée a sa tradition et les Combiers leurs habitudes, empreintes de bon sens, de modestie et de non-conformisme. Le Collège du Chenit est un petit collège peut-être, mais aussi attrayant, en cette année du Centenaire, que les grands cubes de verre et de béton qui poussent comme morilles au printemps aux abords des villes de la plaine. Il conserve, en outre, comme un luxe rare, un peu de la patine d'autrefois, un peu de cette humanité discrète et tenace qui s'attache aux vieilles demeures jurassiennes.

Mais encore... la Réforme ? A vous entendre, elle serait inutile, et ses partisans de dangereux utopistes ?

Que non point ! Vous m'avez mal compris. La preuve que la réforme est excellente, indispensable, urgente même, c'est que le Collège du Chenit l'a déjà faite, sans tambour ni trompette, sans zone pilote ni conseil exécutif, sans expert ni cobayes, mais... en revue et en musique, en cinq tableaux et trois chansons : FAUT QUE ÇA CHANGE ! grand spectacle dramatique, lyrique et satirique composé, mis en scène et joué par les collégiens en l'an de grâce 1972. Beaucoup d'anciens et quelques élèves d'aujourd'hui se rappellent encore le Collège de Batifol et son Président Directeur Général Herr Stephan von Männerchor, son escouade de professeurs alertes, saisis sur le vif, en pleine gymnastique matinale, sans oublier les procédés révolutionnaires de l'enseignement que l'on y dispensait, dans le cadre d'un horaire beaucoup plus allégé que celui des 28 heures hebdomadaires. Ils admettront sans doute que l'impressionnante machine à apprendre, inventée à cette occasion, n'était que le prototype non officiel des équipements audio-visuels d'aujourd'hui : fabuleuse machine, aussi volumineuse qu'un tank miniature, clignotant de tous ses feux intermittents, et qui dissimulait dans ses entrailles une bande magnétique aux étranges cacophonies, artistement fignées par deux jeunes spécialistes de l'électronique et du fou-rire !

Une hirondelle ne fait pas le printemps, me répondront les esprits chagrins, et la réforme en musique proposée au cours d'une joyeuse matinée théâtrale ne saurait suffire à changer l'école. Qu'on se détrompe : l'évolution réelle, dont notre revue n'était qu'un signe parmi d'autres, a produit depuis lors d'autres changements de conséquence. En voulez-vous quelques exemples ? L'anglais sans douleur, garanti d'origine, en trente leçons illustrées et sonorisées ; le thème latin voué aux gémonies, la dissertation française remplacée par l'improvisation poétique ou le roman feuilleton, les racines carrées extraites à l'aide de calculatrices électroniques... Et je ne parle pas des nouvelles installations sportives de plein air,

1925 — On relève des abus dans les soirées de **Réveillon**, tenues traditionnellement au Collège même.

1926 — La Commission scolaire interdit les **serviettes** d'école.
Jubilé : **50e anniversaire**, très simple ; bénéfice de Fr. 750.—, provenant surtout d'une collecte lors du banquet.

1927 — **L'huile de foie de morue**, dans le cadre de l'école, n'est plus distribuée.

1928 — La distribution d'un **ballon** (de boulangerie) est instaurée, lors des promotions. Les **facteurs de notes** sont supprimés.

1929 — La **4e** classe est divisée par une **paroi mobile**.
Achat du fameux **épidiascope**.

L'Association des **Anciens Elèves et Amis du Collège** est fondée ; le premier président en est M. Samuel Aubert.

1930 — L'installation du **chauffage central** au **mazout** est terminée (ce qui n'empêchera pas l'utilisation simultanée de longues bûches de bois, pendant longtemps encore).

M. Roland Nicole, pharmacien, fait don d'un **harmonium**.

1932 — Malgré la **récession**, la grande course de 2 jours a lieu.
Premières mentions : a) d'une **infirmière scolaire** ; b) d'une **sonnerie de cloches** pour les **promotions**.

1933 — Le Collège passe par des moments pénibles ; des parents se plaignent par écrit ; M. l'inspecteur reste stoïque.

1934 — Sur l'instigation de M. le pasteur Bovon, on voit avec plaisir se créer une **petite commission du Collège**, formée de citoyens sympathisants ; elle sera assez éphémère.

1935 — La Municipalité refuse de payer les leçons supplémentaires de **latin** de M. Warnery.

1936 — Etablissement du 1er tableau de **surveillance des récréations**.
Boulangerie : un seul élève, pourvoyeur de chaque classe, a le droit de s'y rendre.

Vouvoiement : il est adopté par les maîtres envers les élèves.

1937 — Un **2e fonds de courses**, pour « élèves indigents » est créé (Marguerite Gallay).

Des cours de **puériculture** sont donnés aux filles de 1re classe, exemptée de la géométrie et de la physique.

1938 — Pour les **promotions**, l'alternance **Brassus - Sentier** est instaurée.

1939 — Le Collège se rend à l'**Exposition Nationale** à **Zurich**, invité à loger à Meilen.

1940 — Pendant quelque temps : **semaine de 5 jours** (économie toute relative de combustible) ; beaucoup de **maîtres** vont être **mobilisés** pendant la guerre.

de la future piscine couverte des Crêtets et autres magnificences promises aux jeunes générations. Le règlement de discipline, lui aussi, a été touché par la mode réformiste : tout coupable d'une infraction est désormais présumé innocent jusqu'à ce que la preuve de la faute soit établie par le maître responsable ! Qui voudra encore, demain, se charger de faire régner l'ordre dans une classe de collégiens ? D'ailleurs, les psychologues n'affirment-ils pas que ce sont les punitions et les règlements qui engendrent les délits ? Je refuse de trancher la question et me borne à constater que la tricherie, l'éternelle et incorrigible tricherie, est en passe de disparaître de nos collèges... peu à peu vaincue par le travail de groupe et la permission de consulter le manuel de référence !

Les collégiens eux-mêmes n'échappent pas à cette vague de changement universel et prennent maintenant les initiatives les plus audacieuses, à condition bien sûr qu'elles leur semblent dictées (pour parler le jargon pédagogique) par d'impérieuses motivations : preuve en soit cette créature fascinante, dont l'image à peine vêtue, vint égayer, sans préavis, la paroi d'une salle de classe jugée trop austère. En raison de l'âge des coupables (dont la faute n'avait d'ailleurs pas été démontrée, au sens du règlement cité plus haut), on plaida l'innocence de l'intention et l'instinct indéniable du beau : l'affaire fut classée par la cour magistrale saisie du crime ; il fallut cependant placer sous séquestre le poster trop véridique !

Mais il est temps de conclure.

Expérience, tradition, réforme, nouveauté, ces termes apparemment contradictoires n'expriment rien d'autre que les aspects multiples de l'Ecole, réalité une mais vivante, et donc en permanente mutation. Certaines innovations nécessaires verront sans doute le jour dans les années à venir. Mais l'école n'aura pas gagné la partie pour autant. Les réformes les plus hardies vieillissent rapidement parfois et l'essentiel est peut-être ailleurs : dans ce dialogue amical, cette collaboration inventive qui s'établissent entre maîtres et élèves, et permettent à l'enfant de s'épanouir, de s'instruire activement, de faire, pour la vie entière, l'apprentissage de sa liberté présente ou de ses responsabilités à venir.

Nul ne peut dire ce que sera, lors de son prochain anniversaire, le Collège du Chenit, qui aura franchi, en même temps que les collégiens d'aujourd'hui, le cap de l'an 2000. Mais tous ceux qui, en cette année du centenaire, mesurent la part de reconnaissance qu'ils lui doivent, forment à son endroit des vœux identiques :

Qu'il demeure, pour La Vallée et pour ses habitants, un lieu de rencontre et d'échanges, un centre d'étude et de culture, un foyer de jeunesse, d'amitié et de progrès !

Ad multos annos !

Nyon, le 30 avril 1976.

*Raymond Baudat.
(maître au Collège de 1969 à 1975).*



Une II^e classe qui avait de la graine (1943)

Le dernier maître venu : expérience personnelle

Bien que certains me jugent « gonflé », je ne veux pas dire par là que je sois le contraire du premier-venu ! Simplement, il se trouve que je suis le dernier maître nommé dans ce Collège centenaire... et encore nommé à mi-temps, exactement 56 % ou pour 14 h. de branches commerciales.

Au printemps 1974, à la suite d'un étonnant concours de circonstances, je me trouvais seul intéressé à ce poste de demi-retraité... ce qui tombait bien car c'était également le seul susceptible de me donner envie de « rempiler ». En effet, après plus de 20 ans d'enseignement à plein temps en ville, j'en avais « ras le bol » ; j'étais prêt à accepter une place de taupier ou d'éboueur en Espagne plutôt que de me retrouver devant une classe. Mais comment résister aux efforts de tout mon entourage quand il s'agit du Collège de mon enfance ?

La plupart des enseignants sont victimes de cauchemars, le pire étant bien sûr de se trouver devant une classe qui chahute. Le mien, celui que j'ai fait des centaines de fois, était d'être en retard à la suite d'oublis répétés et de chercher ma salle de cours après la sonnerie : chose bizarre, ce n'était pas alors dans les vastes corridors de mon école lausannoise que j'errais, mais du haut en bas des 3 étages du Collège de ma jeunesse !

C'est donc avec une émotion bien compréhensible que je pénètre dans ce vieux bâtiment : j'y ai rendez-vous avec mon ami et futur directeur M. Etienne Schaer, et mes souvenirs. L'aspect extérieur est conforme à ces derniers, car je n'ai pas voulu voir les nouveaux bâtiments qui constituent le centre éducatif ; le perron, la porte un peu branlante, le vestibule, la montée d'escalier

et sa rampe de bois hérissée de boules de fer où j'accrochais mes fesses... je vais trouver la salle des maîtres au premier, en face de moi ; mais non, là il y a un petit changement : la porte a été déplacée sur la droite. S'il en avait été ainsi il y a... disons 30 ans, j'aurais évité 2 h. d'arrêts car, visant un camarade depuis le palier supérieur, j'avais atteint cette fameuse salle des maîtres d'une boule de neige, au moment où le professeur M. Läng, ma bête noire, en sortait ! Sur ma gauche, un écriteau : Directeur ; c'est là que mon sort va se jouer, c'est à partir de ce moment que je vais courir vainement après mes souvenirs.

Dès lors, je suis mon guide qui, tout fier, me fait visiter son école presque entièrement rénovée : je vais m'extasier poliment sur le mobilier neuf, les installations ultramodernes, les moquettes antibruit. Une heureuse surprise cependant : la classe de commerce (l'ancienne 2e) n'a pas changé, à part les chaises et les tables ; le plancher craque toujours, même un peu plus ; on ouvre l'armoire délabrée et je découvre le parc de machines à écrire : là, je ne peux m'empêcher de sourire en voyant les 12 vieux « coucous » alignés sur 3 tablards. Je réalise que, dans l'ordre des priorités, la section commerciale ne jouit pas des faveurs !

Plus tard, je faillis renoncer en apprenant que sur les 14 h. qui me seraient attribuées il y en avait 4 pour la sténo et la dactylo., branches que je n'avais jamais enseignées parce qu'elles sont en général réservées à de bons praticiens. Enfin, je passai les quelques mois qui me restaient à préparer mon nouvel enseignement.

Fin août 1974, c'est un peu crispé

1941 — La **cuisine ménagère** (2e étage de l'annexe) est inaugurée ; pour la théorie, les filles occuperont la classe de 3e actuelle, ainsi que la salle de dessin, qui va être accommodée à toutes les sauces ; ce partage des locaux, qui durera près de 20 ans, engendrera bien des remous...

Pour l'**orientation professionnelle**, M. J. Guignard, des Bioux, est nommé responsable pour La Vallée.

1942 — **L'anglais** est encore facultatif, mais obligatoire pour l'obtention du Certificat.

Les **vélos** sont trop nombreux : on manque de garages, les pneus sont rares ; sur demande de la Municipalité, on crée un rayon restreint pour leur utilisation.

Spectacles : la police municipale interdit la fréquentation des soirées à tous les élèves (ils devenaient trop vite blasés).

1943 — De nouveau, le Collège n'a pas la cote d'amour au sein de la population : plaintes des parents.

Vacances : dès maintenant, elles sont fixées par la Commission scolaire.

1944 — La grille des **28 heures** hebdomadaires d'école pour les élèves (non compris la gymnastique) est adoptée ; ce sont les mathématiques qui en font les frais.

1946 — L'ancien système dure toujours : le jour précédant les vacances de printemps — matin : examens d'entrée — après-midi : promotions.

La Municipalité octroie un subside annuel de Fr. 100.— pour la **bibliothèque**, à condition de ne plus faire de soirées !

1947 — **L'algèbre** est rendu obligatoire pour les filles aussi.

Education sexuelle : une conférence est admise... mais pour les parents seulement.

M. P. Baud plante des **bouleaux** dans le préau, en bordure de route.

1948 — Début des **visites médicales** de M. le Dr J. RoCHAT qui commencent par un **examen radioscopique**.

1949 — Une **séance d'arrêts** surveillés par un maître aura lieu le mercredi après-midi, tous les 15 jours (pendant 25 ans).

Des **journaux** et de la **littérature immorale** envahissent La Vallée : la Commission scolaire réagit à sa manière et fait distribuer gratuitement des journaux bien pensants.

1950 — **1er janvier** : mise en place du premier directeur professionnel, qui sera déchargé de 5 heures hebdomadaires et recevra un traitement supplémentaire annuel de Fr. 500.—.

Avril : **création de la classe 5** ; effectif total : 111 élèves. Début de la transformation du bâtiment : 3e étage, suppression du toit plat ; ces travaux dureront jusqu'au printemps 1952.

1951 — Les mémorables **soirées de Noël**, au Collège, sont **supprimées**. Création de la section **Commerciale-Pratique**, dès la **2e classe**.

D'après la 1re statistique dans ce domaine, il appert que le **57 % des**

que je reprends le chemin du Collège : mon appréhension sera, hélas, temporairement justifiée : côté salle des maîtres, j'ai décidé de me faire tout petit, pour bien montrer que je ne veux prendre la place de personne ; j'apprendrai plus tard que cette attitude a été jugée à contre-sens : morgue, fierté, désir de ne pas me lier avec les collègues ; côté élèves, je sens une certaine méfiance : j'essaye de détendre l'atmosphère en donnant plus de liberté car je pense qu'avec 8 ou 10 élèves il n'est pas nécessaire d'avoir la même discipline qu'avec 25 ou 30 ; je tente de provoquer des discussions dans lesquelles je formule un peu brutalement des opinions qui choquent ces jeunes oreilles. Bizarrement, moi qui me suis toujours mieux entendu avec les filles (mais de 17 à 19 ans), je lis dans les yeux de celles de 6e (15 ans) de la réprobation, puis de l'animosité. Pour la première fois de ma carrière, je sens une opposition systématique d'une demi-classe (4 filles sur 8 élèves). Plus j'essayerai de rétablir la confiance et plus le fossé se creusera, jusqu'à la fin de l'année, au certificat. C'est avec soulagement que je verrai partir ces élèves, que j'aimais bien pourtant.

Mes premiers contacts avec le Collège du Chenit auront donc été décevants ; ils ont provoqué une grave perte de confiance en moi. Les choses se sont arrangées par la suite : meilleurs contacts avec les

collègues comme avec les élèves ; j'ai appris à surveiller davantage mes paroles et à apprécier le côté familial de ce genre d'école.

Une surprise et une grande joie furent de voir arriver en 1975, en remplacement de M. Baudat, une jeune dame, Mme Tièche, actuellement maîtresse temporaire de mathématiques. Qu'y a-t-il là de particulier, direz-vous ? Tout simplement, cette jeune licenciée est née, comme moi, en Tunisie, de parents suisses émigrés. Nos parents se connaissaient du reste : un beau jour, elle me présenta une photo-souvenir où je reconnus avec stupeur notre maison avec une grande partie de la colonie suisse venue déguster un bon « couscous ». J'ai pris cette coïncidence comme l'annonce de jours meilleurs, d'autant plus que la seule présence de Mme Tièche met plus de gaieté dans tout le bâtiment. Elle, au moins, n'aura pas eu de problème d'adaptation !

Du reste, le Collège se porte bien mais chacun attend avec inquiétude la nouvelle organisation de l'enseignement, avec la suppression probable des deux petites classes. Deux souhaits pour finir : que l'on revalorise un peu la section commerciale et que l'on crée une section littéraire ou langues modernes. Et longue vie au Collège du Chenit !

Le Sentier, le 5 mai 1976.

L. Pellet

parents de collégiens sont **horlogers** (patrons - ouvriers qualifiés - manœuvres). La proportion des élèves qui **poursuivent des études** augmente : 7 sur 12 certificats.

Les **forains** sont encore peu nombreux : 5 ; ils sont maintenant les seuls à payer un **écolage** (Fr. 50.— pour leurs parents).

L'enseignement du **latin** est encore payé directement par les parents aux maîtres de la branche.

1952 — Avec 1 an de retard, on célèbre le **75e anniversaire**.

Innovation : les **parents** sont invités à des **séances d'information**, animées par le Directeur et les maîtres.

Dès cette année, le Collège assurera la vente des insignes pour la **Croix-Rouge** suisse et l'**Ecu d'Or**.

1953 — L'enseignement de la **physique** devient obligatoire pour les filles de la section Mathématiques - Sciences.

Les leçons de **latin** sont prises en charge à 50 % par la Commune.

Les pastilles de **Sana-sol** remplacent avantageusement l'huile de foie de morue (la LVT en paie la moitié).

Les **échanges linguistiques** (avec l'Allemagne et l'Autriche) sont officialisés ; en moyenne 5 collégiens vont en profiter chaque année.

1954 — L'assemblée générale d'automne de la SVMS (Société vaudoise des maîtres secondaires) tient ses assises au Sentier ; très forte participation.

Les **échecs** s'élèvent à 20 %, c'est énorme.

Ecolage : la dernière trace disparaît : les **doublards** ne paient plus Fr. 30.—.

Début des **cours du soir de langues**, organisés par le et au Collège (Directeur) **français** (pour Suisses allemands et Italiens) : 27 élèves, **anglais** (3 groupes) : 34 élèves.

Il y aura encore beaucoup plus d'élèves les années suivantes ; la Commune, avec raison, prête gratuitement les salles.

1955 — **Inondation** de la cour du Collège et du sous-sol ; ce phénomène devient fréquent et inquiétant.

En automne : début des **cours du soir de culture générale** (100 abonnements à 10 conférences).

1956 — Nos élèves **cyclistes** subissent leur 1er examen.

Premier à le faire dans le canton, notre Collège donne des **cours de cinéma** à ses élèves (M. J.-P. Golay).

1957 — Les **examens d'admission** deviennent communs à tout le canton. Nouvelle numérotation des classes : 2-6.

Réforme de l'enseignement secondaire (M. Marcel Monnier).

1958 — Création de la **1re classe Primaire-Supérieure** du Chenit (logée au Collège) ; craintes des maîtres secondaires.

Avant-projet d'un **Centre Educatif** à Chez-le-Maître (M. G. Gallay).

Les **locaux** du Collège sont envahis :

Rez : Collège classes 2 et 3.

1er étage : Collège classes 4 et 5 - Théorie classe ménagère No 1.

2e étage : Collège classe 6 - Primaire supérieure (salle de couture) - Dessin Commerce.

3e étage : Musée, dont une partie sert de salle de théorie classe ménagère No 2.

1960 — L'idée d'un **Centre Educatif** avance lentement ; pour le Collège, elle se concrétise sous la forme d'une heure de **Culture chrétienne**.

Les leçons de **latin** sont officialisées ; l'Etat et la Commune les paient intégralement ; en fait, ce n'est que depuis cette année que nous avons un **véritable Collège secondaire**, surtout qu'une **1re classe** se crée au printemps.

Les 2 classes de théorie **ménagère** emménagent dans leurs nouveaux locaux.

Une classe **primaire supérieure** est logée au Musée.

1961 — **Effectif** record : 139 élèves.

Echecs : 2,5 % : quelle différence avec 1954 !

La **gratuité** secondaire devient effective : transports - manuels - écolage.

Repas : Fr. 2.— de subside de l'Etat - bicyclettes : Fr. 5.— par mois.

De plus, les 3 Communes prennent en charge le 50 % des livres de lectures facultatives.

Enfin, le Collège occupe à lui seul **tous ses locaux**.

1962 — Un **économe** est nommé.

1963 — Dans le cadre des **Concerts** dus à l'Etat par l'**OCL**, et donnés pour les Collèges, cet orchestre vient au Sentier, mais en partie seulement : à 15 heures, les instruments sont là, mais nous ne verrons ni n'entendrons les instrumentistes, piégés qu'ils sont dans les « gonfles » de La Chaux !

La nouvelle **salle de gymnastique** est presque terminée : on assiste aux premiers essais du **séchage des douches à l'air chaud**.

Pour la première fois, la **Commission scolaire** organise une **course** avec tout le corps enseignant et la **Municipalité**, au CERN de Genève.

1964 — Les **traitements** des maîtres sont unifiés dans tous les Collèges (auparavant il y avait 3 classes).

Réalisation de la **Fondation IDEA** (bourse de Fr. 600.— par an, octroyée à tous les étudiants et apprentis de La Vallée).

Le nouveau statut cantonal fixe à **25 heures** l'horaire hebdomadaire des maîtres.

La nouvelle **salle de gymnastique** est inaugurée le 13 avril.

Dès décembre a lieu le 1er **tournoi de hockey sur glace** scolaire.

1965 — Apparition des premiers cours de **formation continue - perfectionnement** pour les maîtres (surtout mathématiques).

Lors du **concert** de l'**OCL**, en mai cette fois, une panne d'électricité oblige Arpad Gerecz à interpréter aux bougies (sur les lutrins) « Eine Kleine Nachtmusik ».

Une nième demande de **prime de fidélité** (des maîtres) est refusée par la Municipalité.



Occupation pacifique de la Roche-Derrière, en 1963

Dès cet automne, et pour 5 ans, le Collège fait venir pour le public en général, et les grandes classes aussi, les conférences - films « **Connaissance du Monde** ».

Depuis cette année, les **maîtres** et **maîtresses**, primaires et secondaires, prennent facultativement leur **heure de gymnastique**.

1966 — Un semblant de **secrétariat** est mis sur pied, assuré par 2 maîtres (2 heures par semaine).

Le **sport** est mis en évidence : rencontres à l'extérieur - course d'orientation - tournois divers.

Le **sous-sol** est à nouveau **inondé** ; au prix de gros travaux, ce sinistre ne se reproduira plus.

1967 — Notre maître de gymnastique organise la première course **d'orientation** pour tous les élèves de La Vallée (300 participants).

Il est décidé que la **Matinée des Concours**, trop accaparante, n'aura plus lieu que tous les 2 ans (dès 1968).

La Commune et le Collège accueillent le **Groupe des Directeurs** d'établissements secondaires, ainsi que leurs épouses (Le Rocheray - Le Marchairuz).

Des **bus scolaires** sont frétés pour les 2 rives du lac.

Une statistique interne révèle que les **heures de leçons qui tombent** (en dehors des cas de maladie des maîtres) atteignent un chiffre ahurissant en une année : 113 heures pour la 1^{re} classe - 200 heures pour la 6^e classe.

Le **Lundi de Pentecôte** devient congé officiel pour les écoles du canton.

Chant - Musique : la dotation horaire hebdomadaire passe de **1** à **5 heures** pour l'ensemble du Collège.

1968 — A l'instar d'autres groupements, le Centre Educatif peut maintenant compter sur les services de **patrouilleurs scolaires** (24 environ, recrutés surtout parmi les secondaires).

Aménagement de nouveaux locaux : un **auditoire de science** (en gradins) - un **laboratoire de travaux pratique** et un **local de préparation** pour les maîtres sont récupérés sur le volume trop grand du **Musée**, qui est maintenant sous les yeux des élèves.

Par ailleurs un **secrétariat** est pris sur l'ancienne salle de chimie.

La Commune fait de gros frais pour l'équipement.

Heureuse initiative, qui se fera toutes les années : juste **avant les examens de Certificat**, la classe de **6e** fait une **sortie d'une journée** pour se mettre en forme.

Pour les **matinées théâtrales** au Brassus ou au Sentier, la Commune accorde un **subside annuel de Fr. 400.—**.

Notre **classe 1**, sur demande du DIP, joue au cobaye : pendant 1 an, elle marche au rythme de **périodes de 40 minutes**, avec des leçons de **ratissage** ; essai réussi, mais qui n'a pas encore pu se généraliser.

1969 — Les leçons **d'allemand** de 6^e classe sont dès maintenant différenciées, selon les deux sections principales.

Le Centre Educatif inaugure ses classes à options, et compte au total : 14 classes - 21 maîtres - 310 élèves.

Un **maître principal** est nommé pour le secteur primaire en la personne de M. Charles Prod'hom.

Sport : la première **rencontre intercollège** a lieu à Vallorbe, réunissant les 2 dernières classes des Collèges d'Orbe (initiateur) - Vallorbe - Echallens et Le Chenit ; gros succès de nos athlètes.

Une **secrétaire**, dûment désignée, est au service du Directeur 2 après-midi par semaine.

Un **chœur du Collège** participe, pour une fois, à la fête des Chanteurs vaudois, à La Tour-de-Peilz (catégorie écoliers).

La mise à jour du **Mammoth** de Praz-Rodez excite aussi bien les maîtres que les élèves.

Au **Comptoir suisse de Lausanne**, notre classe 6 parvient en finale du **concours scolaire Vaud/Zurich** ; en récompense nos vedettes seront invitées aux festivités du Sechseläuten, en avril 1970.

1970 — C'est décidé : dorénavant, l'équipe spécialisée de Pro Familia s'occupe systématique de l'**éducation sexuelle** de nos collégiens (11 et 14 ans).

1971 — **Orientation professionnelle** : un chef de l'office régional, de création récente, est nommé ; il réside à Cossonay.

Toutes nos classes traditionnelles sont équipées d'un **meuble neuf**.

L'ancien dépôt postal de Chez-le-Maître, au rez-de-chaussée, est transformé en **vestiaire pour les maîtres**.

Nous avons tous eu vent du **cyclone** qui ravagea une partie de La Vallée le 27 août ; plusieurs collégiens, à la demeure soufflée, furent recueillis pendant quelques semaines par des familles de camarades.

Le DIP adopte la convention d'une **passerelle primaire supérieure - Collège**, qui va permettre chaque année à des porteurs de certificat supérieur de rejoindre la **6e classe C.-P.** de notre établissement (heures de rattrapage en anglais et en allemand).

La Commune alloue dès cette année un **subside** annuel de **Fr. 300.—** pour le déplacement des élèves du Centre se rendant aux **matinées théâtrales de Lausanne**.

Le premier **tournoi d'échecs** démarre.

1972 — La Conférence des maîtres obtient d'avoir un **délégué** à la **Commission** scolaire centrale.

En retard sur les autres collèges, nos **maîtres de classe** sont **déchargés** d'une heure de leçons hebdomadaires.

Les colloques - séminaires - cours de recyclage pour maîtres foisonnent : c'est l'**année longue** (avril 1972 - juillet 1973).

Une épatante **bibliothèque** - salle de lecture est gagnée sur l'ancienne buanderie ménagère (au sous-sol).

1973 — Dans le même ordre des choses, on procède en été à la première étape de la **renovation systématique du bâtiment** ; cela durera jusqu'à ces tout derniers jours...

Un **inventaire** d'assurance incendie fait ressortir les chiffres suivants : en 1953, nous avions un **équipement** d'une valeur de Fr. 66 000.— ; vingt ans

après, il se monte à Fr. 390 000.— ; en 1976, nous approchons des Fr. 500 000.— !

Le **sport scolaire facultatif** est instauré pour la Commune, qui participe de ses deniers : 93 élèves, 5 disciplines ; le responsable en est bien sûr M. R. Künzi, maître au Collège.

Nos petits **élèves chanteurs** sont à l'honneur : ils enregistrent des bandes de chansons populaires françaises qui sont adoptées pour l'enseignement du français dans le canton du Tessin.

La **grille/horaire des 28 heures** (pour les élèves) est enfin appliquée dans le canton ; l'éducation physique est donnée en plus ; des **heures d'appui** sont instituées.

Heureux effet de notre nouveau **règlement de discipline** (plus sévère pour les fautes graves - plus coulant pour les infractions mineures, surtout administratives) : les **heures d'arrêts** sont tellement rares que les séances du mercredi après-midi peuvent être supprimées.

Les **travaux manuels sur bois** sont à nouveau donnés à nos garçons, par le maître spécialisé du Centre.

1974 — Par suite de diverses circonstances : collaboration appréciée de collègues spécialisés du Centre primaire (chant - travaux manuels - cuisine), cours semi-options, locaux, l'horaire de plusieurs journées s'étale maintenant de 7 heures à 11 h. 40 et de 13 h. 05 à 17 h. 40 ; en compensation, les élèves matinaux et vespéraux sont gratifiés d'une après-midi supplémentaire de congé.

Important : après 34 ans d'excellents services, M. et Mme Edmond Meylan, concierges, prennent leur retraite ; leur successeur immédiat fera long feu !

Les professeurs disciples d'Epicure : après avoir touché une **salle des maîtres** très confortablement réussie dans ses boiseries dorées et ses moquettes verdoyantes, branché un **appareil téléphonique** réservé à leur confrérie, les voilà en train de déguster, pendant la récréation, le **café** qu'ils se préparent mutuellement, sous l'œil complaisant du Directeur ; seuls deux ou trois collègues, amateurs de plein air, ou craignant l'attaque nerveuse, ou encore en mal de surveillance, manquent à l'appel... peut-être sont-ils raisonnables ?

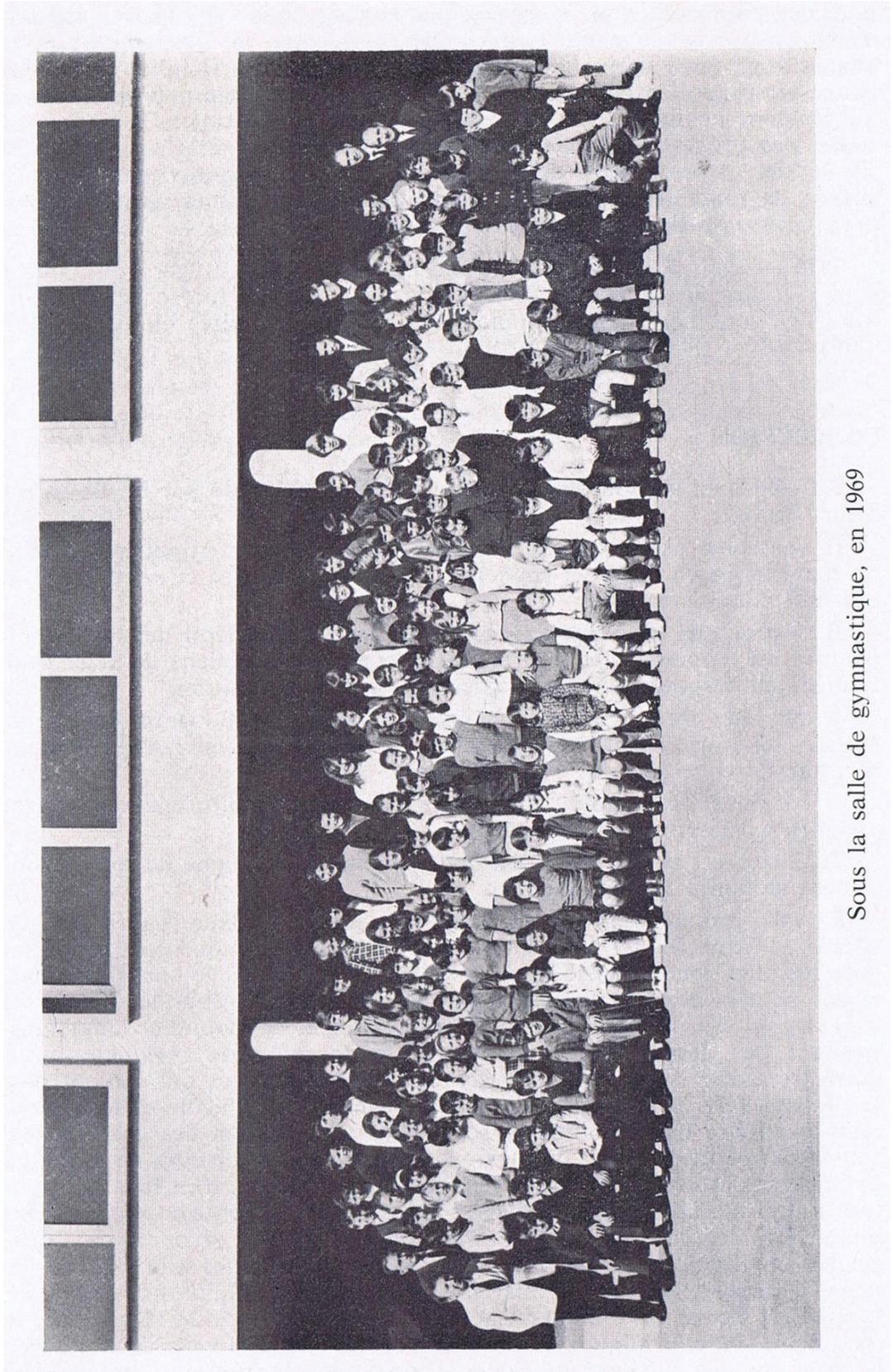
Voulez-vous téléphoner au Centre Educatif ? Il y a maintenant tout un choix de possibilités :

Pour le Collège : Directeur - salle des maîtres - concierge ; salle des maîtres du Centre Educatif primaire - infirmière scolaire (dans ses nouveaux locaux, installés sous l'Aula, dans l'annexe).

L'Aula, capitonnée, en gradins, d'une capacité de 150 élèves + 12 maîtres, est inaugurée le 21 décembre, dans le volume de l'ancienne salle de gymnastique. Cette salle est immédiatement fort demandée : à disposition de tout le Centre Educatif, **Ecole de Musique** (cours - auditions - examens), **cours du soir d'anglais**, conférences diverses, etc.

1975 — L'enseignement de l'**italien**, sous forme de cours supplémentaires, payés par les parents, se normalise peu à peu ; plusieurs élèves peuvent entrer au Gymnase en section **langues modernes**.

L'événement de l'année : la rénovation de toutes nos salles, devenues de véritables petits palais de parqueterie, insonorisées et feutrées, exige le



Sous la salle de gymnastique, en 1969

port des **pantoufles** ; on ne lésine pas sur les frais : les vieux vestiaires sont transformés « manu municipal » en centre de transmutation de chaussures ; mais l'organe avait précédé la fonction ! Il fallut une bonne année pour que les collégiens, brimés par un concierge peu psychologue, adoptassent ce mode de vie scolaro-casanier pour lequel ils ne se sentaient pas prédestinés... et tout va bien maintenant.

En février, notre maître de gymnastique, très remuant, organise la 1^{re} **course de fond des écoliers vaudois** : forte participation, grand succès ; cette course va devenir annuelle.

1976 — Rien à signaler, si ce n'est que tous les usagers du Collège, sous des airs de maîtres et d'élèves de type courant (présence - travail - humeur), sont bel et bien conditionnés par les festivités étalées du **100^e anniversaire** ; pourrait-il en être autrement ?

CONCLUSION

En cent ans, le modeste Collège à sens unique fondé par M. Bourgeois a fort évolué :

Il s'est bien assis, agrandi, rénové ; il s'est équipé en salles spéciales, en matériel et en mobilier modernes ; il s'est structuré en sections et en appareil administratif.

Il s'est acquis un corps enseignant de qualité, en dépit des aléas de la pénurie du moment ; ses élèves sont encore des collégiens de type traditionnel, sur lesquels ne souffle aucun vent de contestation.

Il est bien intégré dans le complexe du Centre Educatif de Chez-le-Maître, où tous les grands élèves de la Commune peuvent en principe recevoir un enseignement à leur mesure.

Il continue de remplir, à sa main, la mission culturelle qu'il s'était assignée à l'égard de la région.

Tout cela est bel et bon, bien que restant dans la ligne de tout établissement similaire qui se respecte.

Et voilà que s'accuse une distorsion importante : dans l'esprit des fondateurs, l'Ecole Industrielle devait préparer mathématiquement les jeunes gens les plus doués à faire prendre à la Vallée de Joux le bon virage dans la course à la montre (l'objectif mineur de « culture générale » étant surtout dévolu aux jeunes filles !) ; le pari fut tenu et maintenu longtemps : pendant des décennies, les leviers de notre industrie régionale furent entre les mains ou conçus dans les cerveaux d'hommes qui avaient pour la plupart suivi le Collège avant de se spécialiser à l'Ecole d'Horlogerie ; mais à mesure que l'institution se mettait au diapason des grandes maisons de la plaine, on voit de plus en plus de jeunes porteurs de Certificat poursuivre des études à Lausanne, contournant l'Ecole d'en face qui pourtant s'était édifiée dans son sillage ; le fossé s'élargit encore plus dès 1956, quand fut décrétée la « démocratisation des études secondaires » (inférieures et supérieures) avec des « bourses » substantielles à la clef ; la jeunesse combière, bravant le mal du pays, ne résista plus à l'attrait des Gymnases, Ecoles de Commerce, Ecoles Normales, voire de l'Université ou de l'Ecole Polytechnique ; ambition justifiée du reste, puisque le 80 % environ de nos anciens collégiens connaissent la réussite directe dans

l'obtention d'un titre supérieur, ce qui est déjà en soi une performance assez remarquable (cf. tableau ad hoc) ; nous ne pouvons qu'enregistrer avec quelque amertume, impuissants que nous sommes pour l'instant (en attendant avec impatience les heureuses retombées de la diversification amorcée), cet exode quasi général d'une certaine élite bien de chez nous ; nous vivons en effet et pour notre bonheur dans une démocratie occidentale où les citoyens, c'est-à-dire ici les parents, ont encore la liberté de choisir eux-mêmes la meilleure voie pour leur enfant, pour autant qu'elle corresponde à ses goûts et à ses aptitudes ; le Collège secondaire du Chenit n'est au fond qu'un instrument commode, assez coûteux mais indispensable, mis par les autorités communales et cantonales à la disposition de la population de La Vallée, qui en extrait ce qu'elle veut ; cet instrument, en se perfectionnant, est devenu une rampe de lancement dont les marches sont fort utilisées ; notre vœu, en ce moment du centenaire, serait que dans les années à venir, sous les coups hasardeux de plusieurs sapeurs soi-disant égalitaires, les degrés de la rampe ne s'amenuisent pas au point de relief d'un paillason en peau de chagrin.

Mais nous n'en sommes pas là ; les Vaudois sont gens prudents et nous permettent de rester optimiste (s).

Vive le Collège ! Vive La Vallée !

E. S.

Destination des élèves - Suite des études

Les 3 tableaux ci-dessous tiennent compte d'un recul de 6 ans, puisqu'il faut laisser à la majorité des étudiants le temps matériel d'accomplir un cycle de longueur moyenne (9 sont encore aux études longues, même avec un recul de 6 ans !)

La statistique a été faite en automne 1975 ; si elle pouvait concerner les collégiens sortis de Chez-le-Maître de 1967 à 1976 (10 dernières volées) le tableau I comporterait **177 élèves**, dont **145** ont entrepris des **études**, soit une proportion de **82 %** qui corrobore la saignée que nous déplorons dans le texte de la notice historique.

TABLEAU I

Destination des élèves sortis du Collège « certificat en poche » de 1960-1969 (129) = 10 volées

Certificat	Gymnase	E. Commerce	E. Normale	Technicum	Apprentissage	E. privées	Parti ayant quit. Val.	ETVJ	Décès
1960	4	4	1	-	1	2	-	-	-
1961	2	3	3	-	2	-	2	-	-
1962	4	3	3	-	3	2	1	-	1
1963	4	-	-	1	-	1	-	1	-
1964	1	2	2	-	1	2	1	1	-
1965	5	2	2	-	4	-	1	-	-
1966	6	1	1	-	2	2	-	1	-
1967	6	1	-	-	-	1	-	-	-
1968	10	7	1	-	1	-	-	-	-
1969	7	-	1	-	5	2	-	2	-
Totaux	49	23	14	1	19	12	5	5	1
	129								

TABLEAU II

Elèves sortis du Collège « Certificat en poche » de 1960 à 1969

Titre acquis ou profession actuelle

Administrateur	1
Aide familiale	1
Analyste-programmeur	1

Archéologue-graphiste	1
Architecte	1
Assistante de médecin	1
Assistante sociale	1
Biologiste	1
Brevetée école sourds-muets	1
Chef de ventes	1
Comptable	1
Contrôleur du trafic aérien	1
Courtepoinrière	1
Cuisinier	1
Educateur (trice)	4
Employé de banque	4
Employé de commerce	3
ETVJ bac. technique	1
Evangéliste	1
Infirmière	7
Infirmière-sage-femme	1
Ingénieur-Hydraulicien	1
Ingénieur électronique	1
Ingénieur mécanicien	3
Ingénieur technicien	3
Instituteur (trice)	28
Juge cantonal	1
Juriste	1
Laborantine	1
Laborantine industrielle	1
Licenciée en sciences pol.	1
Logopédiste	2
Maître (sse) secondaire	2
Maîtresse de gymnastique	1
Mécanicien	1

Médecin	2	Secrétaire	14
Menuisier-ébéniste	1	Sommelière	1
Musicien	2	Technicien	1
Nurse	1	Télégraphiste	1
Ouvrière	1	Sans profession	1
Pasteur	2	Encore aux études	9
Pilote Swissair	1	Sans nouvelles (parents partis	
Policier de la Sûreté	1	de La Vallée)	5
PTT (employé de bureau)	2	Décès	1
		<hr/>	
		Total	129

TABLEAU III

Professions exercées en 1975 à La Vallée par les anciens élèves sortis « Certificat en poche » du Collège secondaire :

a) Années 1960-1969 :

	Encore aux études	Ont quitté Vallée	Sont revenus à La Val.
1960	-	7	5
1961	-	6	6
1962	-	13	3
1963	-	5	2
1964	-	8	2
1965	1	11	2
1966	-	12	1
1967	1	6	1
1968	5	14	-
1969	2	11	4
<hr/>			
Totaux	9	94	26
		<hr/>	
		129	

b) Années 1960-1969 :

Administrateur	1
Architecte	1
Employé de banque	1
Employé de commerce	2
Employé PTT	1
Ingénieur	2
Institutrice	2
Instituteur	1
Juriste	1
Maître secondaire	1
Femme mariée	8
Mécanicien	1
Menuisier	1
Ouvrière	1
Sans profession actuelle	1
Technicien	1
<hr/>	
Total	26

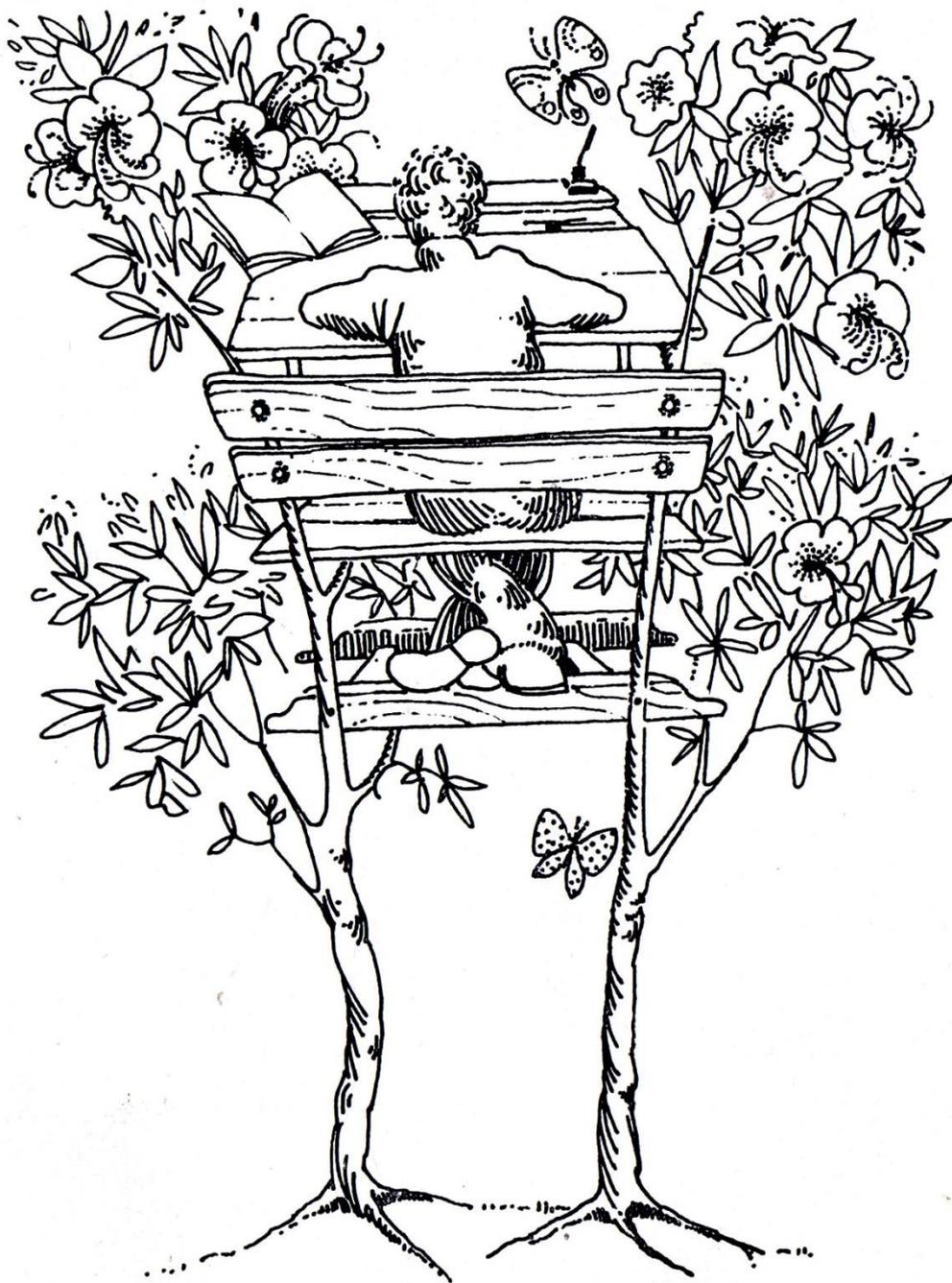
26 sur 129 = 20 %

Listes des maîtres au Collège du Chenit

Sont mentionnés ci-dessous :

- a) Les maîtres qui ont été **nommés** (provisoirement ou définitivement).
 b) Les maîtres qui, **sans être nommés**, ont enseigné, souvent comme auxiliaires dans une seule branche, au moins **pendant 3 ans**.

BOURGEOIS Alexandre (1876-1898)	PIGUET Hermann (1948-1959)
BOURGEOIS Alexandrine (1876-1888 et 1891)	SCHAER Etienne (dès 1949 -)
DECOMBAZ Georges (1878)	ROSSEL Benjamin (1950-1955)
TROSSET Frédéric (1878-1879)	GOLAY Louis (1951-1974)
LECOULTRE Georges (1877-1879 et 1888)	REYMOND Lucie (1951-1959)
LEON Fernando (1879-1887 et 1893-1899)	REIST-Cuénoud Mme (1951-1953)
GAUTSCHY Alfred (1880-1883)	GOLAY Jean-Pierre (1951-1957)
GANTY Louis (1883-1886)	RAY Gaston (1951-1958)
PIGUET-Aubert Emilie Mme (1883-1888 et 1904-1908)	SAUGY May (1953-1955)
WELFLI Jean (1885-1910)	LECOULTRE-Roy Mme (1952-1959)
GAUTHIER Louis (1886-1890)	MESSMER Jean (1953 et 1955-1957)
AUBERT Ernest (1888-1891)	CHAPUISAT Jean-Pierre (1955-1956)
DUTOIT Constant (1890-1892)	DUBOIS Paul-André (1956-1960)
AMAUDRUZ Charles (1891-1896)	FISCHBACH Jean (1957-1971)
AUBERT Samuel (1892-1929)	GRIN Micha (1957-1959)
JACK Michel (1895-1898)	PACCAUD-Meylan Mme (dès 1959 -)
GIVEL Paul (1898-1934)	PIGUET Jean (1959-1968)
AUBERT Léon (1898-1929)	CHABLOZ Gaston (1959-1969)
PIGUET Auguste (1900-1936)	GOLAY Georges (1960-1963)
CAPT Yvonne (1910-1918)	REYMOND Paul-Eugène (dès 1960 -)
FAVRAT Berthe (1919-1920 et 1922)	JAKUBEC-Vodoz Mme (1960, 1961, 1963 puis 1964-1966)
GOLAY Angèle (1921-1922)	De MESTRAL Philippe (1960-1975)
BESUCHET Aimée (1923-1934)	CUSIN Hélène (1961-1965)
BAUD Pierre (1929-1967 et remplacements 1968, 1969 et 1970)	PINHEIRO Joao (1962-1964)
DEPIERRE Charles (1930-1948)	KUNZI Raynald (dès 1963 -)
BARTRE SUZANNE (1934-1941)	LE SAUX Pierre-Marie (dès 1966 -)
LÆNG Paul (1934-1945)	ROCHAT Michèle (1966-1969)
WARNERY Jules-Henri (1936)	CAPT Gilbert (dès 1967 -)
MARTIN André (1936-1941)	PANTILLON Georges-Henri (1967-1971)
AUBERT Suzanne (1939-1951)	FISCHBACH-Harm Mme (1969-1971)
PITTET Charles (1939-1951)	BAUDAT Raymond (1969-1975)
SECRETAN Marc (1941-1945)	MAECHLER-Rosé Mme (1971-1974)
HUGLI Jean (1945-1946)	BLANCHOUD Maurice (dès 1971 -)
VERNAUD Jean (1945-1951)	BAUDAT Eliane (1972-1975)
ROSSET Jean-Jacques (1947-1949)	THALMANN Bernard (dès 1973 -)
	CROSET Guy (dès 1973 -)
	BURI Elisabeth (dès 1973 -)
	PELLET Louis (dès 1974 -)



100 ans d'études au Collège
Dessin de J.-Ph. Berney

Liste des Directeurs du Collège secondaire du Chenit

1876 - 1878 :	Pas de Directeur en titre. BOURGEOIS Alexandre, maître principal.
Fin 1878 :	PIGUET Florentin, Directeur désigné, mais n'a pas fonctionné.
1879 - 1887 :	LEON Fernando, pasteur.
1887 - 1891 :	Pas de Directeur en titre. a/i AUBERT Eugène, président Commission scolaire.
1891 - 1893 :	a/i BOURGEOIS Alexandre, maître principal.
1893 - 1899 :	LEON Fernando, pasteur.
1900 (janv.-avril) :	BERGUER Jean, pasteur.
(mai-déc.) :	AUBERT Samuel, maître secondaire.
1901 - 1918 :	MEYLAN Paul, vétérinaire.
1918 (sept.-déc.) :	WUTRICH Fritz, pasteur.
1919 - 1929 :	BAUD Albert, géomètre.
1930 - 1934 :	PIGUET Marius, industriel.
1934 (fév.-sept.) :	BOVON André, pasteur.
1934 - 1935 (sept.-mars) :	a/i GIVEL Paul, maître secondaire.
1935 - 1937 :	WARNERY Jules-Henri, maître secondaire.
1937 - 1943 :	BLANC Pierre, pasteur.
1943 - 1949 :	BOREL Pierre, ingénieur-forestier.
1950 - :	SCHAER Etienne, maître secondaire.



Tout le monde sur le pont pour le Centième !